

Nouveautés

Numéro 117, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2000). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (117), 4–23.

Anthologie onlini

Sous la direction de CLAUDE JANELLE
**Le XIX^e Siècle fantastique
en Amérique française**
Éditions Alire, Québec, 1999, 366 p.

Parce que résumer et commenter plus de 140 textes est un travail des plus exigeants, Claude Janelle a su s'entourer de collaborateurs chevronnés tels Jean Pettigrew, Michel Lord, Daniel Sernine, Rita Painchaud, Thierry Vincent et Norbert Spohner pour mener à bien la rédaction du recueil *Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française*, un ouvrage publié chez Alire, principal éditeur de fantastique au Québec. Le but de l'exercice était de constituer une compilation qui puisse agir à titre de complément au répertoire de contes littéraires québécois du XIX^e siècle publié par Aurélien Boivin en 1975, de fournir un commentaire critique pour chacun des textes évoqués et d'aider les adeptes à développer leurs réflexions concernant le fantastique québécois. Le livre présente un corpus de contes, légendes et nouvelles non pas de manière chronologique mais plutôt par ordre alphabétique.

La section initiale de l'ouvrage compte deux parties. La première, intitulée « Recensions des fictions », offre

un résumé et un commentaire critique de chacun des textes sélectionnés par les chercheurs. Chaque commentaire est fondé sur trois critères dominants : le lien historique du récit avec la mentalité de l'époque, l'originalité thématique du fantastique dans le texte ainsi que les forces et les faiblesses narratives et stylistiques des auteurs. Viennent ensuite les « Recensions des études », où l'on résume les ouvrages théoriques de cinq auteurs (Bernard Andrès, Betty Bednarski, Michel Bélil, Bertrand Bergeron et Aurélien Boivin) et où l'on présente une trentaine de thèses et de mémoires portant sur le fantastique québécois. La seconde section du livre constitue, quant à elle, une anthologie de dix contes représentatifs des principaux thèmes abordés au XIX^e siècle, offrant au lecteur des textes d'écrivains connus, tels Louis Fréchette, Pamphile Lemay et Joseph-Charles Taché, et moins connus, comme Henry de Puyjalon et Gaston-P. Labat.

Le *XIX^e siècle fantastique en Amérique française* parviendra à satisfaire les attentes du lecteur désireux d'améliorer ses connaissances quant à la nomenclature des auteurs fantastiques de l'époque et de quelques-unes de leurs œuvres ; en ce sens, l'ouvrage de Janelle remplit le mandat qu'on lui attribue en préambule, soit compléter les anthologies que d'autres chercheurs ont antérieurement consti-

tuées. Il est dommage, toutefois, qu'on ait confié à Jacques Lacoursière la rédaction de la préface, puisqu'il y traite des textes et de leur auteur d'un point de vue historique uniquement, faisant fi de l'angle fantastique. Quoi qu'il en soit, le nombre impressionnant d'illustrations accompagnant la biographie des écrivains ainsi que le format préconisé par Alire – qui nous avait habitués jusque-là à des parutions presque exclusivement en format de poche – permettront au lecteur de passer sous silence cette faiblesse, de même que les fautes de grammaire occasionnelles que le plus aguerri rencontrera ici et là.

STEVE LAFLAMME

Billet onlini

GEORGES LANGLOIS
À quoi sert l'histoire ?
Éditions Bellarmin, Montréal, 1999, 208 p.
Collection « L'essentiel »

Dans son recueil *À quoi sert l'histoire ?*, Georges Langlois propose une série de textes qui ont d'abord fait l'objet de billets radiophoniques dans le cadre de l'émission « L'histoire aujourd'hui » diffusée sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, au cours des saisons 1995-1996 et 1996-1997. Ces petits

Biographie onlini

LOUISE DESJARDINS

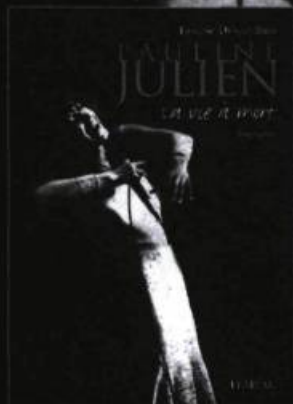
Pauline Julien. La vie à mort. Lemeac, Montréal, 1999, 434 p.

Pauline Julien a mis fin à ses jours en septembre 1998, à l'âge de 70 ans, après avoir souffert d'aphasie pendant une dizaine d'années. Cette maladie, difficile pour quiconque en est atteint, l'était d'autant plus pour la chanteuse qui s'était toujours voulue une « femme de paroles ». Mais ce serait simplifier beaucoup que d'expliquer son suicide par une réaction désespérée devant cette maladie. Au contraire, sa biographe, Louise Desjardins, montre bien comment celle qu'on a appelée la *passionaria* du Québec a constamment vécu avec cette idée du suicide, souvent angoissée, mais toujours lucide, posant la question à la manière de Camus dans *Le mythe de Sisyphe*.

Le texte de Desjardins est une biographie classique, sans fantaisie, où la biographe se veut trop respectueuse de son sujet pour s'inscrire véritablement en auteure. Cela donne une présentation chronologique très sage de la vie de Pauline Julien. Une fois les inévitables moments de l'enfance expédiés, nous la suivons à Québec en 1947. C'est là qu'elle amorce une carrière de comédienne qui l'amènera à Montréal puis à Paris, où elle va suivre des cours dès 1951. C'est par hasard qu'elle y deviendra chanteuse, alors que, pour les besoins d'une pièce, elle interprétera quelques chansons. De ses débuts parisiens jusqu'à ses derniers spectacles en 1990, Desjardins nous livre les hauts et les bas de la carrière d'une artiste qui a marqué l'histoire de la chanson québécoise ou française, mais aussi l'imaginaire social, alors qu'elle est, dès les années 1960, sur tous les fronts de l'affirmation nationale des Québécois.

Desjardins a réalisé une centaine d'entrevues avec des gens qui ont cotoyé la chanteuse ; elle a lu tout ce qui s'est écrit sur Julien et sur ses spectacles, écouté ses disques ; elle a rencontré plusieurs fois son « sujet » durant l'année qui a précédé sa mort ; mais elle a surtout eu accès à des lettres et au journal intime que lui a légués cette dernière quelques jours avant de disparaître. Ce sont surtout les nombreux extraits de ces papiers intimes qui font découvrir la femme tourmentée, parfois euphorique ou passionnée, l'amoureuse incertaine qui aura vécu une difficile et magnifique histoire d'amour avec le député-poète Gerald Godin.

GILLES PERRON



billets, dont la durée était de trois minutes, proposent une amorce de réflexion sur la dimension historique de certains événements d'actualité. Bien que quelques années soient passées depuis, la pertinence de ces réflexions et l'actualité des événements abordés ne semblent pas émoussées.

Si Langlois est professeur d'histoire au collège Montmorency depuis une trentaine d'années, scénariste, auteur de manuels, conférencier, il est avant tout un penseur progressiste qui n'a pas peur de nommer les choses par leur nom. De plus, le ton mordant de ses petits billets, bien qu'il nous force sans cesse à nous remettre en question, n'est ni pessimiste ni blasé.

Tous les textes du recueil sont autonomes mais, de l'ensemble, on sent poindre les thèmes auxquels l'auteur tient le plus. Qu'il s'agisse des problèmes de l'éducation au Québec (celle de l'histoire tout particulièrement), de l'abrutissement et de l'indifférence causés par la télévision, notamment face à la violence, du problème de la démocratie, de la dérive des valeurs ou du fascisme et autres bêtises humaines, Langlois traite tout avec une pointe d'humour... et beaucoup de sérieux. Enfin, un questionnement traverse tout le livre : quelle est la place de l'histoire dans la lutte contre l'ignorance et la bêtise ? L'auteur semble proposer qu'il faille commencer à en tirer des leçons.

NADIA BEAUDOIN

Essais en ligne

LORI SAINT-MARTIN

Le nom de la mère. Mères filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin

Éditions Nota bene, Québec, 1999, 331 p.
Collection « Essais critiques »

Imposant essai s'inspirant des théories psychanalytiques que la critique féministe privilégie actuellement, *Le nom de la mère* de Lori Saint-Martin explore la littérature québécoise selon l'hypothèse voulant que « le rapport au réel et à la représentation, dans l'écriture au féminin, [soit] conditionné par la relation avec la mère » (p. 16). Cette prise de position épistémologique et idéologique peut sembler étonnante ; elle s'appuie toutefois, entre autres, sur les travaux d'Élisabeth Badinter, Adrienne Rich, Karen Gould et Luce Irigaray. Il s'agit donc là d'une étude abondamment documentée et fascinante. Saint-Martin soutient aussi que les structures psychiques peuvent donner lieu à des structures narratives spécifiques. De là à dire qu'il y aurait dans l'écriture une manière « féminine », il n'y a qu'un pas que la chercheuse fran-

chit, avec la prudence et les nuances qu'une telle avancée suppose.

Le corpus retenu ici peut paraître éclectique. En effet, Gabrielle Roy, Nicole Houde, Anne Hébert, France Théoret et Jovette Marchessault y côtoient Madeleine Ouellette-Michalska, Jovette Bernier et Élise Turcotte. Or un lien puissant unit ces œuvres : un rapport plus ou moins problématique à la mère qui, tel que représenté dans les écrits de ces femmes, cernerait la littérature au féminin dans ce qu'elle a de particulier et d'unique.

Rédigé dans un style fort accessible, ce qui n'est pas toujours le cas quand on est en présence de travaux savants de ce genre, *Le nom de la mère* constitue une lecture troublante, mais surtout un incontournable pour qui s'intéresse à l'imaginaire des écrivaines québécoises et à ce qui le sous-tend.

CHRISTIANE LAHAIE

FRANCINE BELLE-ISLE

Jean-Jacques Rousseau. Le défi de la perversion

Éditions Nota-Bene, Québec, 1998, 231 p.
Collection « Biffures »

Il y a la *défi* de Jean-Jacques Rousseau, et il y a celui de Francine Belle-Isle : nous faire voir l'illustre auteur des *Confessions* tel qu'elle a choisi de le voir : c'est-à-dire « comme un pervers, le plus séduisant des pervers » p. 6). Professeure de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi, psychanalyste et directrice des revues *Biffures* (psychanalyse) et *Protée* (sémiotique), Francine Belle-Isle signe le premier ouvrage à paraître dans la nouvelle collection « Biffures », publiée chez Nota-Bene et destinée au domaine de la psychanalyse.

Quel est donc ce *défi* de la perversion ? Le choix d'une ambivalence apparemment souffrante, mais secrètement source de jouissance ; la volonté d'acquiescer l'approbation et l'admiration générales tout en demeurant absolument *autre* : « Lui, Rousseau, il fera de sa différence et son droit et son devoir, surtout si cette différence s'inscrit dans un lieu de faiblesse apparente et qu'elle prend appui sur une impuissance. Il ne s'agit pas d'obliger l'autre à courber la tête sous une poigne de fer, mais bien d'hypnotiser son regard de manière à lui faire trouver belle la misère d'un être d'exception » (p. 11).

L'essai est divisé en deux parties, subdivisées en petits chapitres qui s'enchaînent dans un parcours logique et nécessaire à suivre. La première partie tente, « à travers certaines confidences autobiographiques et romanesques privilégiées », de dégager « le terrain d'ambivalence sur lequel Jean-Jacques établit le parcours de son désir » (p. 25). Il s'agit

donc de pointer les signes qui, par leur récurrence, sont propres à dévoiler les grandes lignes d'une structure psychique. Pour ce faire, Francine Belle-Isle prend le parti d'imaginer « que les textes de Rousseau par[ent] pour vrai, d'une parole libre, d'une parole pleine, ouverte à toutes les trouées de la signifiante, sans contrainte ni limite » (p. 24). Si les *Confessions* constituent le point de départ de la réflexion, l'auteur ne tarde pas à faire appel aux textes de fiction, à *La Nouvelle Héloïse* en particulier. La seconde partie procède à l'interprétation de l'œuvre en tentant de retrouver la scène des « fantasmes et des dérives » rousseauistes à travers ces textes qui, à prime abord, rejettent toute implication de l'imaginaire intime : le *Contrat social*, le *Manuscrit de Genève*, les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, les *Lettres morales*, le *Discours sur les sciences et les arts*, entre autres œuvres.

L'écriture de Francine Belle-Isle est claire et dynamique : elle sait donner l'élan, le souffle essentiels pour maintenir l'attention du lecteur. Encore faut-il être familier avec l'approche psychanalytique qui, si elle ouvre des avenues passionnantes, est loin d'être la plus immédiatement accessible. Enfin, cette lecture a de quoi renverser les idées reçues sur ce grand du dix-huitième siècle, contradictoire jusque dans sa façon d'être à la fois *pour* et *contre* les Lumières. Francine Belle-Isle relève brillamment le défi : on termine notre lecture et Rousseau n'est déjà plus (ou *plus seulement*) celui qu'on croyait.

CATHERINE DUBEAU

CLAUDE JASMIN

Le patriarcat bleu : Duplessis. Biografiction

Lancôt éditeur, Outremont, 1999, 148 p.

La veine populaire de Claude Jasmin ne se dément pas dans son plus récent essai, *Le patriarcat bleu : Duplessis*, présenté tantôt comme une « biographiction » (page couverture), tantôt comme une « biografiction » (page de titre), l'un et l'autre mots signifiant parfaitement les intentions de l'auteur. L'originalité de l'ouvrage tient sans nul doute dans la mise en scène éventuelle des 34 tableaux qui le composent et qui formeraient, ainsi que le souhaite Jasmin dans son « Liminaire » et dans ses « Notes en cas de mise en scène », autant de sketches animés. L'ensemble doit manifestement beaucoup aux ouvrages antérieurs publiés sur le « minidictateur » (p. 9) et peut-être aussi à la série télévisée connue. Mais, précise l'essayiste, « [c]e texte est un portrait impressionniste », ce qui l'autorise à bousculer l'ordre chronologique des faits évoqués.



CLAUDE JASMIN

Humour, ironie et quelques moments d'émotion se conjuguent pour brosser le portrait du « cheuf »

Sous la direction de MICHEL BOUVIER,
MICHEL LAROUCHE et LUCIE ROY

Cinéma : acte et présence

Éditions Nota bene, Québec / Centre Jacques
Cartier, Lyon, 1999, 244 p.

Collection « Sciences humaines / Cinéma »



Sous la direction d'ANDRÉGAUDREULT,
GERMAIN LACASSE et ISABELLE
RAYNAULD

**Le cinéma en histoire. Institutions
cinématographiques, réception
filmique**

Éditions Nota bene, Québec / Méridiens

Klincksieck, Paris, 1999, 348 p.

Collection « Sciences humaines / Cinéma »



Tous deux publiés sous la direction d'éminents spécialistes du cinéma, à la suite des cent ans de l'invention des frères Lumière qu'on célébra en 1995, les essais *Cinéma : acte et présence* et *Le cinéma en histoire* réunissent une quantité impressionnante d'articles savants issus de chercheurs qui œuvrent tant au Québec qu'à l'étranger.

Il faut l'avouer, le premier collectif, soit *Cinéma : acte et présence*, reste très théorique, voire à la limite de l'aridité, mais cela semble inévitable quand il s'agit de poser des questions inhérentes

au dispositif filmique même, à ses fondements anthropologiques, à son fonctionnement et à sa capacité ou non à représenter. Certains articles ne manquent cependant pas de piquant, mentionnons entre autres « Automobile et cinéma I » de Charles Grivel, où l'auteur traite des multiples représentations de ce fidèle moyen de transport au grand écran, de même que celui de Michel Larouche sur les nouvelles technologies au cinéma, technologies qui risquent de bouleverser le film tel que nous l'avons connu jusqu'à maintenant.

Le cinéma en histoire, trahit, comme son titre le suggère, un parti pris plus historique que théorique. Sa lecture s'en trouve d'ailleurs facilitée. On y puise des essais sur le cinéma des premiers temps (Denis Simard), sur les reconstitutions historiques telles qu'on les filme (André Gaudreault, Giorgio Bertolini), sur le cinéma en tant que véhicule du folklore (Germain Lacasse), de même qu'une étude passionnante sur le cinéma féministe québécois (Jocelyne Denault).

Bref, ces deux ouvrages ont le mérite d'être rigoureux et d'explorer des sujets variés. *Cinéma : acte et présence* s'adresse toutefois à des lecteurs aguerris, alors que *Le cinéma en histoire* se lit presque comme un roman. Pour amoureux du septième art seulement.

CHRISTIANE LAHAIE



Humour, ironie et quelques moments d'émotion se conjuguent pour broser le portrait du « cheuf ». Son autorité légendaire, autocratique et souvent suffisante, ses dons de manipulateur-né, ses réparties et ses bons mots, ses blagues et facéties, son parler un peu négligé, ses tics et ses habitudes de « vieux garçon », tout cela, présenté au fil d'une plume alerte, forme un tableau légèrement caricatural du chef et de son parti, de ses acolytes et de ses affidés, bref de son entourage. Jasmin se plaît même à souligner quelques « secrets » mal gardés, en particulier ses « amours » cachées.

La critique lui reprochera peut-être quelques excès ou déformations intentionnelles, dont la langue de la conversation courante qu'il utilise en abondance dans plusieurs sketches. Elle conviendra toutefois que la « biogfiction » a facilement dépassé la réalité, malgré les clichés (un peu éculés ?) dont Jasmin s'est servi mais qui forment à n'en pas douter une fresque vivante et haute en couleur. Un excellent divertissement, si l'on observe les « rap », « caracole », « sarabande », « farandole », « tango », et « charleston » sur lesquels dansent les chœurs composés d'ouvriers, de politiciens et d'éminences.

GILLES DORION

CHRISTIAN VANDENDORPE

**Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les
mutations du texte et de la lecture**

Boréal, Montréal, 1999, 268 p.



L'ancien directeur de *Québec français*, Christian Vandendorpe, vient de faire paraître un essai fort intéressant sur les mutations du texte et de la lecture. Attentif aux nouveaux rapports qui se sont développés depuis l'apparition de l'informatique, l'auteur a choisi de remonter le cours du temps afin de voir comment la nature et la fonction du texte ont évolué au gré des changements technologiques et comment ces diverses transformations ont modifié notre rapport au livre, au texte et, finalement, à la lecture.

Depuis les premiers textes écrits sur papyrus jusqu'à ceux que l'on trouve sur le Web, notre manière de se saisir un écrit ou même d'écrire a été complètement bouleversée. Le livre, comme objet de consommation et lieu de transmission du savoir, a emprunté de nouvelles formes qui nous obligent à lire différemment et à s'en remettre parfois à une bibliothèque virtuelle dont l'accès est quasiment immédiat et pour certains, discutable. Vandendorpe nous livre une synthèse éclairante de ces lieux de transformations et l'analyste d'une démarche de lecture qui, au fil des siècles, mais plus encore depuis une vingtaine d'années alors qu'il devient possible maintenant de trouver une foule d'informations et de consulter des livres à distance. L'auteur a su éviter le piège de l'écrit académique, où les citations abondent à chaque page, et nous donne plutôt une étude qui ne sacrifie en rien à la rigueur, mais qui a au moins l'avantage de cerner l'essentiel du propos de ceux qui ont écrit sur le sujet. Nous disions étude plus qu'essai car l'auteur a fait le choix de la neutralité plutôt que l'approche critique et personnelle.

ROGER CHAMBERLAND

Études.....

ANTOINE SIROIS

Lecture mythocritique du roman québécois

Triptyque, Montréal, 1999, 132 p.



Le nouvel essai d'Antoine Sirois, professeur émérite de l'Université de Sherbrooke, est à la hauteur de sa parution précédente, *Mythes et symboles dans la littérature québécoise*. En effet, *Lecture mythocritique du roman québécois* présente des études de mythes fondateurs dans des romans d'Anne Hébert, Jacques Ferron, Jacques Poulin, Gabrielle Roy et Yves Thériault avec le même souci de rigueur, mais aussi, et surtout, de lisibilité auxquelles l'auteur nous avait habitués. Les romans les plus connus de ces écrivains sont, bien sûr, du nombre, mais Sirois aborde également des œuvres plus

récentes, telles *Est-ce que je te dérange ?* et *Un habit de lumière* d'Hébert ou encore *La tournée d'automne* et *Chat sauvage* de Poulin. Ce type d'essai, en abordant des mythes judéo-chrétiens tout autant que des figures de la constellation gréco-romaine, possède la vertu d'ouvrir la lecture des romans étudiés sur l'universel et de transcender le cadre thématique où on enferme parfois ces œuvres. Toutefois, il n'est peut-être pas superflu de noter que le dernier chapitre de l'ouvrage traite du Nord mythique chez Roy et Thériault. Tout en montrant que ces auteurs « s'inscrivent [...] dans une longue tradition mythologique » remontant jusqu'à l'épopée de Gilgamesh, Sirois touche là un complexe de mythes plus spécifique à notre littérature. Qui plus est, et malgré sa brièveté, l'introduction met bien en place les principes de l'approche mythocritique. Si la présentation circonstanciée des mythes abordés est évidemment impossible, les lecteurs même profanes s'y retrouvent assez aisément.

Bref, il s'agit d'un ouvrage de base fort pertinent pour quiconque s'intéresse à la littérature québécoise et à la découverte des mythes qui la constituent.

GEORGES DESMEULES

RICHARD SAINT-GELAIS
L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction

Éditions Nota bene, Québec, 1999, 399 p.

Que la science-fiction sous toutes ses formes constitue un genre moderne ne paraît faire aucun doute ! C'est pourtant une évidence que Richard Saint-Gelais, professeur à l'Université Laval, remet en question dans *L'empire du pseudo*. Son étude richement documentée interroge justement quantité de textes majeurs et moins connus de ce genre dit mineur pour mettre en lumière le fait suivant : la science-fiction résiste souvent bien mal au passage du temps et ne fait état, dans bien des cas, que d'attentes convenues à l'égard de l'époque même où écrivent les auteurs en question.

L'argumentation de Saint-Gelais repose sur un parti pris pragmatique clairement affirmé. Bien que la science-fiction ne se définisse pas uniquement par la lecture, il n'en reste pas moins que « celle-ci constitue un point nodal où se rencontrent et interagissent les différents vecteurs [...] qui font d'un genre davantage qu'une abstraction » (p. 197). Cette approche présente donc la science-fiction comme un genre fluctuant et résistant aux entreprises de définitions. Cette prise de position s'oppose implicitement à celle, que l'auteur

évoque d'ailleurs en chemin, de Guy Bouchard, dans *Les 42210 univers de la science-fiction* (1993), ouvrage qui vise plutôt à épuiser les possibles du genre.

Ceci dit, les deux essais paraissent se compléter. Celui de Saint-Gelais présente un regard original et parfois audacieux sur la SF (il se permet même au passage de réviser certaines des positions d'Umberto Eco) et sa lecture, car il faut en parler, est agréable. Ainsi le dernier chapitre, consacré au phénomène *Star Trek*, étonnera le lecteur peu familier avec les débordements de la fiction dans le réel. Bref, le futur réserve probablement un bel avenir à cet essai.

GEORGES DESMEULES

ROGER BERNARD
Le Canada français : entre mythe et utopie

Le Nordir, Hearst, 1998, 238 p.

Professeur à la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, Roger Bernard présente, avec *Le Canada français : entre mythe et utopie*, une étude sociologique dévoilant les enjeux linguistiques et culturels qui sous-tendent les perturbations et les tensions au Canada français. Sans exclure formellement le Québec, l'auteur traite surtout de la réalité sociale des Canadiens français hors Québec.

Les premiers chapitres portent essentiellement sur l'Ontario français, passé et présent, mais ce sont davantage les chapitres abordant la montée de l'exogamie au Canada, phénomène social décrivant le mariage de membres de deux communautés culturelles distinctes, qui retiennent l'attention. Le taux d'exogamie, en l'occurrence le mariage d'un(e) francophone avec un(e) anglophone, s'avère élevé en Ontario et au Nouveau-Brunswick et très élevé dans les autres provinces canadiennes. D'aucuns diront qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Pourtant, le chercheur a identifié l'émergence d'un nouveau phénomène : l'identité bilingue. Les jeunes issus de la nouvelle génération ne s'identifient plus comme francophones ou anglophones, mais comme « bilingues ». Toutefois, cette appartenance biculturelle doit être nuancée, car elle cache une anglicisation galopante : « En effet, dans l'univers du bilinguisme, le français langue maternelle, normalement porteur de la culture française, est devenu effectivement une langue seconde et l'anglais, langue première. Le bilinguisme dont il est question penche plutôt vers l'anglais que le français, un bilinguisme asymétrique, anglo-dominant, même si le français reste la langue maternelle » (p. 155).

Le chercheur ne se limite pas à poser un diagnostic. Il propose pas moins de seize orientations pour maintenir et favoriser la vie française au Canada, dont une charte des droits collectifs et la mise sur pied de structures et d'institutions communautaires. Lorsque l'on constate à quel point il est périlleux de conserver les institutions déjà existantes, tel l'Hôpital Monfort, on voit mal les divers paliers de gouvernement en instaurer de nouvelles.

Le Canada français peut-il renaître entre le mythe et l'utopie ? L'étude de Bernard répond par des conclusions témoignant de scepticisme et même d'un certain pessimisme. Voilà un ouvrage qui rend bien compte de la réalité des francophones du Canada.

JEAN-DENIS CÔTÉ

Histoire ... *en ligne* ...

ROBERT LAHAISE
Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939

Guérin, Montréal, 1998, 767 p.

À chaque époque sa littérature : *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, magistral ouvrage de Robert Lahaise, en est la démonstration indiscutable. Sous le même couvert, l'éditeur a rassemblé deux tomes où l'érudition de l'auteur s'étale joyeusement dans un style incisif qui interpelle constamment le lecteur. Pour une fois, et c'est heureux, ni l'histoire ni la littérature ne sont ennuyeuses !

Autant que le politique, l'économique ou le religieux, la littérature est un fait de société signifiant pour l'histoire. Et elle laisse des pistes écrites que Lahaise a su astucieusement exploiter ! L'ouvrage est farci de citations révélatrices des courants de pensée d'une époque qui a connu l'Église triomphante, les *Rapailages*, la crise et la « sainte misère », la colonisation de l'Abitibi, mais aussi le *Nigog*, Jovette Bernier, Alain Grandbois, les premiers Savard et Ringue, ce qui mène pratiquement au seuil de notre tranquillité révolutionnaire avec Duplessis bientôt en selle autonomiste.

On aurait tort de juger médiocre la littérature de cette époque charnière de notre histoire intellectuelle. Elle révèle, en effet, chez nos écrivains et chez nos penseurs, à la fois l'enracinement dans la réalité québécoise et la fascination entretenue par les pôles extérieures que sont alors Rome, Paris, New York, l'Orient... et même Ottawa ! Exprimée par les littérateurs, cette tension a d'ailleurs marqué toute la société.

L'ouvrage de Lahaise, par sa richesse documentaire et par l'originalité des vues

...cette appartenance biculturelle doit être nuancée, car elle cache une anglicisation galopante.

On aurait tort de juger médiocre la littérature de cette époque charnière de notre histoire intellectuelle.

de l'auteur, est d'emblée indispensable aux enseignants et aux chercheurs en histoire et en littérature. Il fera en outre la joie et le profit de tous les lecteurs exigeants.

FERNAND GRENIER

Journal onlini

GÜNTER GRASS

Mon siècle

Traduit de l'allemand

par Claude Porcell et Bernard Lortholary

Éditions du Seuil, Paris, 1999, 343 p.

Au lieu de nous présenter des « Mémoires » couvrant le siècle dernier (qui auraient été incomplètes, l'auteur étant né en 1927 ; cependant, le genre aurait pu convenir au dernier Prix Nobel de la littérature du XX^e siècle), Günter Grass opte ici pour une formule très originale : cent vignettes, chacune consacrée à une année, relevant un fait marquant, souvent – mais pas toujours – emprunté à la politique ou au changement social en Allemagne survenu tout au long du siècle. Ces vignettes, dépassant rarement trois pages de texte, reflètent des événements qui ont conduit l'Allemagne impériale à une société républicaine, aux principes profondément démocratiques, multiculturelle. Elles retracent les affres de deux guerres, dont la dernière a été plus humiliante et écrasante encore que le traumatisme que lui avait infligé Napoléon I^{er} ; la folie nazie et les millions de juifs morts dans les camps de concentration ; le « miracle économique » allemand des années 1950 et 1960 ; la profonde mutation de la société ouest-allemande après Mai 68 ; depuis 1989, la réunification de la République fédérale d'Allemagne et de la République démocratique allemande, avec les heurts et les difficultés, peu connus à l'extérieur du pays.

En utilisant le pronom possessif, Grass indique que son intention est moins de donner un cours d'histoire ou de pratiquer un survol (qui resterait, par définition, superficiel), mais de nous livrer sa perception du XX^e siècle dont il a été une des figures marquantes, et pas seulement en Allemagne. Depuis la publication de *Tambour* en 1959, Grass était catapulté à l'avant-plan de la scène littéraire mondiale. Il bâtit une œuvre importante (*Le Turbot*, *Toute une histoire*, entre autres – dix-huit livres ont été traduits en français, aussi bien des romans, des essais, que des pièces de théâtre), souvent aussi contestée que l'auteur. L'engagement politique de Grass (de même que ses désillusions), le courage avec lequel il défend ses positions libérales, fortement teintées par l'idéologie social-démocrate, son

humour, souvent tranchant, tout devient matière à discussion. Il n'est donc pas surprenant que certaines de ces vignettes aient déjà soulevé d'autres polémiques parmi les intellectuels allemands. En opposant, par exemple, Ernst Jünger et Erich M. Remarque dans une « discussion » sur la Grande Guerre (Jünger étant une des figures littéraires les plus légendaires, et les plus controversées aussi, du XX^e siècle allemand, tout à fait en dehors de la rectitude politique), ou en faisant discourir sur un ton nostalgique, en 1962, d'anciens journalistes de guerre sur la défaite de 1945, relève de la provocation.

Si Grass s'attaque souvent à des mythes, pour la plupart ignorés d'un lecteur non germanophone, il n'en demeure pas moins qu'il réussit presque toujours à rendre l'histoire allemande plus transparente par l'évocation du quotidien que s'il avait déroulé une toile où figurent des personnages clé ou des dates importantes. Qui connaît encore le boxeur Max Schmeling, superstar des années 1930 ? Qui se rappelle des sœurs Ellen et Alice Kessler, dont les jambes (interminables) laisseraient des souvenirs apparemment indélébiles auprès des clients du *Lido* de Paris, en 1958 ? Qui peut affirmer resituer, pour l'année 1967, le nom de l'étudiant Benno Ohnesorg ? Pourtant, c'est avec la mort de ce jeune étudiant berlinois lors d'une manifestation contre le shah d'Iran qu'a débuté le bouleversement de la société allemande. Du coup, le lecteur non germanophone ne perçoit plus l'Allemagne de l'extérieur, mais bien de l'intérieur du pays ; il participe à l'évolution d'une société trop souvent empreinte de clichés, et dont quelques-uns peuvent être retracés jusqu'au *De l'Allemagne* de Germaine de Staël.

Le plus grand mérite de ce livre est justement cette immédiateté, le contact direct avec une réalité appartenant désormais à l'histoire, à l'aide de témoignages dont les protagonistes sont rarement des « grands », mais les petites gens ancrés dans le quotidien. En faisant défiler leur sort, Grass déploie de façon hautement efficace un fascinant kaléidoscope du chemin souvent tortueux qu'a suivi l'Allemagne au fil du dernier siècle. Quand il parle de lui-même, du personnage Grass – comme dans le dernier texte, tout à fait brillant et touchant à la fois, où il laisse la parole à sa mère – il s'agit moins de la mise en scène d'une forte personnalité, mais de nouvelles prises de position, et qui ne font de cadeau à personne. Bon nombre de ces courts textes se retrouveront dans des anthologies. Ils témoignent d'un esprit libre, d'une volonté axée sur la justice sociale, d'un humour qui ne s'arrête guère devant des tabous.

HANS-JÜRGEN GREIF

Nouvelles onlini

ÉRIC FOURLANTY

La mort en friche

L'instant même, Québec, 1999, 118 p.

Journaliste, responsable de la section cinéma du *Voir Montréal*, Éric Fourlanty traverse la frontière création / critique pour produire à son tour de la fiction. Il publie à L'instant même son premier recueil de nouvelles, *La mort en friche*, qui par sa construction ne passe pas inaperçu.

Dès le quatrième de couverture, le lecteur est averti : « De même que les personnages vont à la rencontre les uns des autres, les nouvelles du premier ouvrage de fiction du journaliste Éric Fourlanty s'appellent et se répondent ». Les onze textes qui composent le recueil partagent en effet des personnages, selon un ensemble de liens les unissant (amis, parents, rencontres, etc.) ; plusieurs réseaux tissent une trame d'ensemble englobant toutes les nouvelles, trame à laquelle le lecteur est convié s'il parcourt les textes dans l'ordre du recueil (l'effet étant moindre si la lecture est désordonnée). Ainsi, le voyage de Claude, évoqué dans la première nouvelle, est raconté dans « La femme bleue », deuxième nouvelle, où elle rencontre Thomas – personnage récurrent dans plusieurs autres textes (le plus fréquent en fait) ; qui croise ailleurs le tueur à gages, amant d'une telle, elle-même amie d'enfance d'une autre... Les nouvelles, indépendantes par définition, s'inscrivent dans un univers qui les rassemble toutes, où les personnages se sont connus à diverses époques. Par définition, puisqu'elles souffrent à certains moments de leur inscription obligée dans l'ensemble, existant mieux dans leur relation avec les autres. Le travail d'allusion est parfois plus intéressant que l'univers particulier de chacune des nouvelles ; aussi « Conduite automatique » et la nouvelle éponyme, qui clôt le recueil, retiennent-elles l'attention non par l'histoire qu'elles présentent que par les facettes qu'elles viennent éclairer de la dynamique des personnages développée par le recueil.



Grass
déploie
de façon
hautement
efficace un
fascinant
kaléidoscope
du chemin
souvent
tortueux
qu'a suivi
l'Allemagne
au fil du
dernier siècle.

Mettant en place les extensions d'un même univers de fiction, les nouvelles partagent également le thème de la mort : le tueur à gages qui s'interroge sur son métier, le décès de la chanteuse et de sa sœur dans « Les corbeaux ». La mort s'exprime également par des épreuves qui enlèvent le goût de la vie (accidents, incapacité de dire, relations amoureuses difficiles...) ou qui permettent une renaissance (« La femme bleue », « Le facteur »). Fourlanty construit des univers enchevêtrés, où tous les morceaux contribuent à l'élaboration d'un monde multiple, obsédé par la mort inévitable.

RENÉ AUDET

RONALD LAROCQUE

Sept mémoires

Planète rebelle, Montréal, 1999, 90 p.

Publiant pour la première fois chez Planète rebelle, jeune maison d'édition, Ronald Larocque n'en est toutefois pas à ses premières armes avec *Sept mémoires*. Ce recueil de nouvelles, au nombre de sept comme on s'en doute, constitue en effet la troisième parution de l'auteur. Larocque y aborde de façon toute personnelle le thème universel de la mémoire, mais aussi des façons que trouvent les humains pour jouer avec les souvenirs, les oblitérant à volonté ou s'en servant pour masquer une réalité trop brutale.

Le premier texte paraît emblématique de l'ensemble en ce qu'il met en scène un parachutiste qui passe de l'euphorie du saut à l'horreur de la chute lorsque son parachute « oublie » de s'ouvrir. La certitude de la mort tout près ramène alors son flot de souvenirs, du trivial à l'essentiel, jusqu'à l'instant à la fois pathétique et dérisoire de l'impact, conjugué aux paroles ironiques d'une chanson de Robert Charlebois.

Les autres nouvelles sont à l'avenant, bien qu'elles n'aient pas toutes la même charge tragique, jusqu'à la dernière, où le narrateur révèle d'emblée que « [s]on chat est mort. Hier ». Qu'on veuille y voir un écho de l'incipit de *L'étranger* d'Albert Camus ou non, ce récit se conclut quant à lui sur l'évocation d'une métamorphose du protagoniste en félin, peut-être un renvoi indirect à Kafka.

Malgré ces quelques références croisées, le style de Larocque est encore en devenir. Mais, en dépit de cette réserve, on apprécie l'authenticité de ces nouvelles et de leur auteur, qu'on sent tout près, là, derrière.

GEORGES DESMEULES

NAÏM KATTAN

Le silence des adieux

Hurtubise HMH, Montréal, 1999, 176 p.

Collection « L'arbre »

Après huit romans, une douzaine d'essais et des pièces de théâtre, Naïm Kattan nous présente son septième recueil de nouvelles, *Le silence des adieux* qui, une fois de plus, révèle un maître incontesté du genre. Les quatorze nouvelles du recueil ont pour thème central l'amour « dans tous ses états » – selon une formule désormais suremployée. Différents avatars de l'amour au quotidien s'y entrecroisent avec un réalisme troublant : exclusivité, possessivité, dépendance, jalousie, ruptures, mort, liberté, solitude, silence... Avec un talent très sûr, digne des meilleurs analystes du cœur dans ses replis les plus secrets, Kattan se livre à des études, quelquefois impitoyables, de cas pris sur le vif où des couples, amoureux ou amants s'aiment parfois maladroitement, s'observent et se jaugent, se leurrent sur leurs intentions réciproques, s'affirment ou s'effacent devant l'être aimé, s'acharnent parfois l'un contre l'autre au gré des mouvements incontrôlés de la passion jusqu'au silence des « départs », le silence des adieux souvent informulé. La plupart des nouvelles sont des petits bijoux dans leur genre, tant en raison de l'originalité des situations évoquées que de la parfaite maîtrise de l'écriture (dont un correcteur plus minutieux aurait supprimé les coquilles, faut-il le dire). Lesquelles choisir ? « Le lac », « Irma », « Le dernier rôle », « La guérison », « L'infirmerie », « L'orphelin » ? Seule détonne un peu la nouvelle « orientale », « Quand ton grand-père », dans ce recueil « montréalais », mais nous laissons à l'auteur le droit de ne pas renier son origine. Enfin, le style est d'une efficacité incontestable, car l'auteur contrôle l'action et les personnages avec l'assurance de l'écrivain chevronné. Non, ce recueil de nouvelles ne passera pas inaperçu !

GILLES DORION



GILLES DORION

ROBERT LALONDE

Des nouvelles d'amis très chers.

Histoires

Boréal, Montréal, 1999, 162[1] p.

Il est évident que Robert Lalonde, dans son plus récent ouvrage, joue sur le sens de « nouvelles » : en agrémentant le sens littéraire du mot d'un qualificatif, comme si ces textes avaient été écrits par des amis, d'où le titre *Des nouvelles d'amis très chers*, ce que confirme l'ajout de *Histoires* ; soit le sens commun du mot, signifiant des renseignements obtenus sur une personne éloignée dans le temps (et l'espace). Neuf nouvelles forment ce recueil composite marqué par le vif souvenir et le profond attachement qu'il porte à autant d'écrivains qu'il a fréquentés, dans l'ordre : Jean Giono, Flannery O'Connor, Anton Tchekhov, Colette, Francis Scott Fitzgerald, Gabriel Garcia Marquez, Guy de Maupassant, Gabrielle Roy, Michel Tremblay.

L'« Avant-propos » de l'auteur explique on ne peut plus clairement son projet : « Les neuf histoires qui suivent ne sont ni des décalques, ni des pastiches, ni même vraiment des contrefaçons [...] tout en étant du copiage, [...] du "piratage par amour" » (p. 8. Je souligne). Des histoires « sous influence », pourrait-on dire, puisque le nouvelliste incorpore des citations de ces / ses auteurs favoris à ses histoires (on les trouve dans la « Notice bibliographique » finale). Tout cela, avoue-t-il, grâce à son habitude d'« épier le monde et [s]es proches [...] avec un livre » (p. 7), comme on le savait déjà en lisant ses essais antérieurs. Cet espionnage et ce piratage lui réussissent merveilleusement bien dans la plupart des nouvelles, qu'il s'agisse de « Toine et Fred » inspiré de Giono, « Nous nous aimons l'après-midi », à la O'Connor, « L'amour est une région bien intéressante » à la façon de Tchekhov, « Tigre, ou comment l'amour ne vient jamais trop tard », pour Colette, « La boîte vide », à la manière de Marquez, « Une ruse » à la Maupassant, « Une histoire vraie » en compagnie de Tremblay. À tout prendre, je les ai presque toutes citées ! Bref, Lalonde se « traduit » à travers les autres, en respectant le « timbre » de chacun, précise-t-il. Deux registres principaux, la nature et l'écriture, produisent des tonalités différentes, ce qui rejoint indubitablement ses préoccupations constantes. Bien que pillant et imitant, comme il le concède dans son « vraiment » de l'« Avant-propos », son art, sa plume, son style demeurent inimitables.

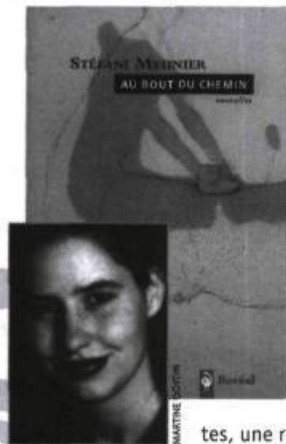


NAÏM KATTAN



ROBERT LALONDE

Bref, Lalonde se « traduit » à travers les autres, en respectant le « timbre » de chacun,



STÉFANI MEUNIER
Au bout du chemin
Boréal, Montréal, 1999, 150 p.

Composé d'une dizaine de nouvelles de valeur très inégale, le premier ouvrage de Stéfani Meunier, *Au bout du chemin*, a de quoi laisser perplexe. Cette écriture banale, qui s'attache aux menus détails de l'existence, à ses frustrations les plus légitimes et à ses désillusions les plus communes trahit, cer-

tes, une réelle recherche d'authenticité. On pourrait avoir de la sympathie pour ces êtres qui cherchent un sens à leur vie usée avant le temps et qui traînent leur carcasse dans des lieux anonymes, sans y trouver un salutaire oubli. Mais où est passé le style ? Y a-t-il une manière particulière de dire les choses qui ferait de ce livre un recueil achevé ? Pas vraiment, hélas.

Et pourtant, certains passages affichent un potentiel évident. « Des yeux de vache », par exemple, relate l'histoire d'une femme humiliée par son époux et qui trouve refuge dans la grange, auprès d'autres « vaches » comme elle... La voix

L'image finale du texte blesse, comme un éclat de diamant fiché en plein cœur.

éteinte de sa fille, celle qui se pose en narratrice de ce drame, demeure touchante de retenue. L'image finale du texte blesse, comme un éclat de diamant fiché en plein cœur.

Pour le reste, à la longue, on s'ennuie un peu auprès de ces personnages à peine esquissés, sans grande consistance ni originalité. On reconnaît bien là nos contemporains, leur difficulté à se dire combien ils s'aiment ou ne s'aiment plus. Mais trop d'œuvres traitent déjà de ces questions, et avec infiniment plus de doigté.

CHRISTIANE LAHAIE

CLAUDE MESSIER
Traversées de nuit

Vents d'Ouest, Hull, 1999, 98 p.
Collection « Rafales »



Par l'écriture, Claude Messier libère son esprit de la prison qu'est le fauteuil roulant. Lourdemment handicapé, il convie le lecteur, dans son premier recueil de nouvelles, *Traversées de nuit*, à parcourir un univers où l'homme reste seul face à son impuissance. Fragmentées, ces nouvelles deviennent les souvenirs épars

d'une vie rêvée. La conscience nostalgique interrompt la narration où la mémoire du personnage devient nécessaire au lecteur pour saisir l'enjeu du récit. Messier donne alors à l'esprit une mobilité étrangère au corps. Ce recueil confronte la précarité de l'handicapé avec le désir de se

mouvoir. Provocante, la première nouvelle, « L'étreint », pose un regard juste sur l'intimité et les fantasmes de l'homme au « corps raidi par la maladie ». La narration au je, permet au lecteur d'accéder à l'intériorité du personnage : la victime, voire l'auteur, exprime sa souffrance et sa vulnérabilité au sein de la société. De même, dans « Marie en cage », un narrateur omniscient prend en charge le récit dans lequel il donne à lire les cris de l'héroïne muette. Le handicap, chez Messier, ne se résume point à l'immobilité du corps : il se rapporte aussi à la démesure des sens. L'auteur met en scène non seulement des personnages handicapés, mais aussi des individus normaux qui sont victimes de

Guide



Sous la direction de PIERRE SAKA et YANN PLOUGASTEL
La chanson française et francophone
Guide Totem, Larousse/Radio France, Paris, 1999, 415 p.

Les responsables de ce guide n'ont pas ménagé leurs efforts pour dresser un portrait exhaustif de la chanson française et francophone. Grâce à la collaboration d'une vingtaine de commentateurs et de spécialistes, ils ont produit un ouvrage de consultation facile qui décrit le parcours de 650 artistes et qui esquisse les grandes lignes de l'histoire de la chanson telle que l'on peut la connaître en France et dans les pays de la francophonie. Certains s'étonneront du fait qu'aucun collaborateur québécois n'ait participé à ce livre, mais on pourra tout de même se rassurer en constatant que le Québec y est présent grâce à Charlebois, Leclerc, Vigneault, Lévillée, Leyrac, Julien, Desjardins et quelques autres. S'il faut déplorer une sous-représentation de nos représentants, il est également malheureux que la chanson québécoise plus récente soit pratiquement absente. Les Leloup, de La Rochellière, Lelièvre, Harmonium, Dubmatique et autres font cruellement défaut. Le point de vue des auteurs est éminemment français et cela donne à penser que l'ouverture sur les autres cultures est nettement conservatrice au regard des centaines d'entrées d'artistes français.

Mais il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain et croire que ce guide est inutile. Bien au contraire, la présentation des divers courants et styles musicaux relèvent d'un réel souci de traduire l'activité chansonnière de ce dernier siècle. Pour chaque artiste, on a droit à une brève biographie et à une description analytique de leur carrière. La mise en page est dynamique, les illustrations abondantes, plus de 200 photographies couleur et noir et blanc, l'index des noms et des chansons fort utile, auquel s'ajoute un répertoire choisi de 500 extraits de chansons présentés par année. On consulte et on lit ce livre avec un grand plaisir qui nous réserve d'heureuses découvertes et nous donne le goût de réentendre des pièces de répertoire ou de partir à l'affût d'artistes méconnus pour ne pas dire inconnus. Hormis les réserves que nous pouvons avoir vis-à-vis la place qu'occupe la chanson québécoise et qui est loin de ressembler à du chauvinisme étroit, le Guide de *La chanson française et francophone* est un ouvrage de première main.

ROGER CHAMBERLAND

folie ou d'hallucinations. Par exemple, dans « Le fil d'Ariane », l'écrivain devient la victime d'une araignée qui incarne l'inspiration excessive. La majorité des personnages évoluent dans un imaginaire pulsionnel où la sensibilité possède la clé de la survie ou de la mort. Autobiographique dans sa charge émotive, *Traversées de nuit* pose un regard troublant sur la réalité de ses héros et suscite, chez le lecteur, la compassion pour l'autre, le handicapé. Par une langue précise, Messier guide son lecteur à travers un monde encore ignoré.

GENEVÈVE MORIN

LOUIS THÉRIAULT

Histoires innocentes et coupables

Éditions Lescop, Montréal, 1999, 228 p.

Entre l'innocence et la culpabilité, où tracer la frontière ? Impossible de trancher, semblent dire les personnages des onze nouvelles du recueil de Louis Thériault. Évoluant dans un Québec parfois très présent, parfois simplement esquissé, ces hommes et ces femmes partagent tous une certaine misère ; peu choyés par l'existence, désireux d'accéder à une vie meilleure, ils se heurtent pourtant à l'Autre, cet éternel obstacle au bonheur. La confrontation entre les protagonistes et ceux qui briment leurs désirs débouchera dans la plupart des cas sur une situation dramatique, où le personnage principal se retrouvera à la fois dans la peau de la victime et dans celle du bourreau. On sent bien de la part de l'auteur une volonté de dépeindre le ridicule humain, de représenter avec ironie à quel point la comédie vient parfois s'immiscer en plein cœur des plus profondes tragédies. Le lecteur se retrouve submergé par des situations plus rocambolesques les unes que les autres. Y défilent entre autres une ex-nonne adepte du Kama Sutra ; une nouvelle nonne autrefois *call girl* ; un homme d'un certain âge qui drague au supermarché un jeune Québécoise ne portant pas de sous-vêtements...

Le climat pour le moins éclectique des nouvelles (le mot « carnavalesque » vient à l'esprit) se retrouve également dans leur narration, et c'est là tout le problème de ces *Histoires innocentes et coupables*.

En effet, le problème ici n'est pas tant le sujet choisi, mais bien la façon dont on le traite. Une épouse cocue absorbant malgré elle une forte dose d'aphrodisiaque peut se donner à lire de façon intéressante. Or, on soupçonne une maîtrise plus ou moins assurée des procédés de la nouvelle. Plus encore, l'écriture souffre de nombreux glissements de niveaux de langage. De ruptures de ton

en ruptures de ton, le lecteur vogue sur une syntaxe inégale où l'on résume plus souvent qu'on raconte, et où les jeux de mots douteux ne font plus sourire.

C'est donc en vain qu'on cherche une certaine profondeur à ce recueil. Car pour que la rupture, la fragmentation et les contrastes soient efficaces, ils doivent être contrôlés. Innocentes ou coupables, ces histoires ? À l'image du recueil et de ses protagonistes, le verdict ne peut que demeurer flou.

MARIE-CLAUDE LAPALME

Pédagogie en ligne

CHRISTIAN BAUDELLOT, MARIE

CARTIER et CHRISTINE DETREZ

Et pourtant ils lisent...

Les Éditions du Seuil, Paris, 1999, 246 p.

On s'en doute, c'est de lecture qu'il s'agit, plus précisément d'un rapport d'enquête sur les habitudes de lecture, les types de lecture privilégiés selon que l'on vienne de tel ou de tel milieu, le clivage entre les garçons et les filles, etc. Ces constatations ont été faites en France, mais de nombreuses analogies existent avec la situation de la lecture au Québec. Ainsi, il sera intéressant de constater qu'en France aussi, malgré les cris d'alarme clamant que les jeunes ne lisent pas, plus de livres se vendent que jamais auparavant. Comment cela peut-il s'expliquer ? Plusieurs nuances doivent être apportées, nuances qui méritent attention et qui sont expliquées très clairement ici.

Ce livre se compose de quinze chapitres qui, à tour de rôle, apportent un éclairage particulier sur un aspect de la lecture. Par exemple, une étude a suivi les élèves sur une période de quatre ans afin de constater l'évolution de leurs habitudes de lecture, le lien entre lecture et loisir, le fait que plus les jeunes étudient longtemps, moins ils lisent et ainsi de suite. Les auteurs ont aussi réfléchi sur le passage de la lecture « ordinaire » à une lecture plus « savante » et aux effets, parfois néfastes, de cette façon de faire pour plusieurs jeunes. Ils font une constatation encourageante : après quelques années sans lire, tout doucement le goût de la lecture reprend et, cette fois, pour de bon sans doute !

En définitive, les chapitres sont tous aussi intéressants les uns que les autres : variés, complets en eux-mêmes, ils peuvent se lire au gré du lecteur sans perdre le fil. *Et pourtant ils lisent...* brosse un tableau étoffé, bien construit et stimulant de cette longue histoire du rapport entre l'individu et une activité intellectuelle sans fin, la lecture.

GODELIEVE DE KONINCK

CLAUDE BORDELEAU

et LINDA MORENCY

L'art d'enseigner. Principes, conseils et pratiques pédagogiques

Gaëtan Morin, Boucherville, 1999, 223 p.

L'art de l'enseignement a fait couler beaucoup d'encre. Et ce n'est pas terminé. On ne finira sans doute jamais de parler et de proposer des principes, des conseils et des pratiques pédagogiques. Ce qui est très bien, puisque tout nouvel apport dans le domaine de l'éducation mérite notre attention.

Le livre de Claude Bordeleau et Linda Morency constitue un guide pratique et très détaillé pour l'enseignant. Dans un premier chapitre, les auteurs donnent des explications sur le but de l'enseignement, les divers rôles qu'un enseignant doit assumer ainsi que sur les différents aspects qui touchent la vie scolaire quotidienne. Le deuxième chapitre fait état des divers troubles de comportement responsables de perturbations dans la classe ainsi que des facteurs pouvant avoir causé ces problèmes.

Les trois chapitres suivants abordent la planification des cours, les interventions puis l'évaluation. Les conseils et pratiques pédagogiques sont partagés en deux temps : l'enseignement général et l'éducation physique. Tous les aspects y sont traités, par exemple le retard en classe, la gomme à mâcher, l'utilisation du tableau, les instruments de mesure, etc.

Le dernier chapitre présente quelques études de cas illustrant ce à quoi tout enseignant peut être confronté. Écrit très simplement, de lecture facile, ce livre apporte beaucoup d'informations, plusieurs précisions et une multitude de conseils. Il peut certes être particulièrement utile aux enseignants qui entament leur carrière. À chacun d'aller puiser ce qui peut l'aider à faire de son enseignement un art !

GODELIEVE DE KONINCK

GODELIEVE DE KONINCK

Questionner le texte explicatif

Les Éditions Logiques, Montréal, 1999,

Cahier de l'enseignant, 50 p. ; cahier de

l'élève, 36 p.

L'auteure propose deux nouveaux cahiers pédagogiques sur l'enseignement du texte explicatif, dont l'un s'adresse aux enseignants et l'autre aux élèves du deuxième cycle du secondaire. Ceux-ci s'inscrivent dans le prolongement de six parutions précédentes qui visaient, elles aussi, à questionner différents genres et types textuels : le journal, le résumé, le roman, le texte descriptif, le texte narratif et le texte poétique. Dans le contexte actuel de la

*Y défilent
entre autres
une ex-nonne
adepte du
Kama Sutra ;
une nouvelle
nonne autre-
fois call girl ;
un homme
d'un certain
âge qui drague
au supermar-
ché un jeune
Québécoise ne
portant pas de
sous-vête-
ments...*

Mais comment peut-on l'enseigner ? Comment faire en sorte que ces élèves puissent acquérir des compétences significatives pour comprendre et utiliser l'explication ? L'auteure tente de répondre à ces deux importantes questions.

réforme de l'éducation, qui centre l'attention sur le développement de différentes compétences transversales, ces cahiers soulèvent un vent de fraîcheur sur le renouveau pédagogique en train de s'implanter. De facture pratique et dynamique, ces petits cahiers pédagogiques constituent des outils fort utiles pour les enseignants qui tentent de s'appropriier le nouvel enseignement de la grammaire des textes. Car si autrefois lire se résumait, pour les élèves, à répondre à un questionnaire, il en est aujourd'hui tout autrement : lire, c'est questionner le texte et y découvrir ses modes d'organisation. C'est dans cet esprit que l'auteure insiste sur cet apprentissage actif réalisé par le biais du questionnement.

Les élèves du secondaire sont amenés à lire différents types de textes pour répondre à des besoins et des intérêts variés. Le texte explicatif fait partie de ceux-là. Mais comment peut-on l'enseigner ? Comment faire en sorte que ces élèves puissent acquérir des compétences significatives pour comprendre et utiliser l'explication ? L'auteure tente de répondre à ces deux importantes questions. Donnons dès lors quelque idée de l'organisation du matériel didactique étudié.

Le cahier de l'enseignant est divisé en deux parties : la première fournit les notions théoriques essentielles sur le texte explicatif tandis que la seconde partie reproduit le cahier de l'élève, afin de faciliter la tâche d'encadrement de ce dernier. Fait à souligner, l'ouvrage présente de prime abord une carte sémantique qui offre au lecteur une vue d'ensemble des principales composantes du texte explicatif. S'ensuit un questionnement sur la nature de celui-ci ; l'auteure y traite de l'explication comme phénomène langagier, autant dans le texte à dominante explicative que dans l'insertion explicative à l'intérieur d'un texte narratif, par exemple. Elle identifie ensuite les différents rôles de l'explication : informer, distraire, établir la cohérence, donner une allure véridique, etc. Enfin, les deux dernières sections jettent un éclairage sur les caractéristiques textuelles des textes explicatifs : phase de questionnement, phase de résolution et phase conclusive. L'auteure délimite les éléments linguistiques communs à ces textes, tant sur le plan des modalités d'énonciation que sur ceux du lexique et des indices grammaticaux. Des procédés explicatifs essentiels sont aussi mis en perspective.

Dans sa forme, le cahier de l'élève propose une démarche qui s'harmonise aux trois temps pédagogiques : l'étape de contextualisation sert à amener le cas-exemple, qui fait ensuite place à la phase

de questionnement clôturée par une conclusion. L'outil fournit du reste des capsules pédagogiques complémentaires pour l'élève désireux de pousser plus loin ses recherches sur Internet.

Voilà donc des cahiers pédagogiques bien conçus et stimulants pour les enseignants passionnés de l'explication et pour les élèves enclins à la découverte de la langue et des textes !

BERNARD HARVEY

Poésie... onlini...

ANNE-MARIE CIZEAU-LEMERCIER
et JULIE DORVAL

Poèmes du lendemain 8

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1999, 52 p.

Étrange, ce prix Piché 1999... Deux voix féminines couronnées, deux routes différentes, deux paroles entre éclat et silence...

L'œuvre gagnante, *Mers blanches* d'Anne-Marie Cizeau-Lemercier, a tout de l'envolée lyrique, embrassant les espaces insondables sur fond de sensibilité exacerbée. Cette errance d'âme, de corps et de cœur, en certains moments très forte, s'avère toutefois inégale. Si une « mangue chaude sur le temps inachevé » porte un souffle vivifiant, on regrette que cette « verve marine » s'éparpille trop facilement au fil de l'exaltation. Cizeau-Lemercier possède une plume capable de justesse et de trouvailles heureuses, mais tend à se perdre dans l'éther, si bien que le bateau qu'elle nous monte en devient étourdissant et ardu à cerner. Devant une haute voltige souvent proche de la prière (par exemple, les « ô servante »), on se demande ce qu'apportent ces incantations toc à un ensemble suffisamment investi par la soif des grandeurs.

À l'inverse, *Ta chemise bleue* de Julie Dorval, récipiendaire de la première mention, est superbe de simplicité et de dépouillement. Avec des images d'une authenticité désarmante, l'auteure nous transporte sur le fil de fer d'un amour à la fois pur et précaire ; le vertige est saisissant tant il s'enracine à même les petites choses de la vie, du quotidien. Ainsi ce voyage émotif n'est toujours qu'un coulis de murmures, qu'une série d'aveux touchants tant est absente toute prétention poétique, tout désir de tapper à l'œil. « Nos rires ressemblaient à des cahiers d'école... ». « Je t'entendais faire soleil dans mes espaces inhabités » et que dire de plus ? Somme toute, très peu de lignes brusques et malvenues parviennent à alourdir ce cri subtil. Nous est offerte une *Chemise bleue* marquée par une exigence de vérité et d'essentiel, une parole qui frappe par sa nudité.

Dorval ne donne pas dans le faste, brillant plutôt les mots avec un admirable sens de la réserve, avec une finesse qui sait évoquer le torticolis du cœur.

Cizeau-Lemercier a déjà ouvert une porte en raflant les grands honneurs du prix Piché de Poésie 1999. Espérons que la voix féconde de Dorval, certes plus effacée, saura se faire entendre derrière et nous convier à d'autres beaux rendez-vous avec l'indicible.

PATRICK ROY

Prose... onlini...

JACQUES-BERNARD ROUMANES
Adikia. Miniatures en proses

Leméac, Montréal, 1999, 77 p.

Originaire de Bretagne, docteur en philosophie (Université de Montréal) et diplômé de l'École supérieure des arts modernes de Paris, Jacques-Bernard Roumanes partage son temps entre la peinture et l'enseignement à l'UQAM. Parallèlement à ces deux activités, il ne dédaigne pas la compagnie des mots. Pour preuve, il accompagne souvent ses œuvres d'un court texte, accumule des notes d'atelier, collabore parfois avec des écrivains (Michel Butor, Anne Hébert, Gaston Miron) et a publié plusieurs livres d'artiste, dont *Stabat Femina Felix*, exposé au Salon du livre de Montréal en 1994 et alors considéré comme le plus grand livre du Canada (chaque page fait 1m50 par 1m20).

Une fois de plus, Roumanes troque ses couleurs pour les lettres, histoire de nous faire découvrir quelques recoins secrets de son univers artistique : le regard, la matière, le corps et, peut-être plus que tout, la femme. Résultat : huit miniatures en prose réunies sous le titre *Adikia*, un terme « appartenant au vocabulaire des théologiens » et qui « désigne comme une faute le fait de ne pas faire de sa vie ce que l'on sait que l'on pourrait en faire » (p. 48). Pour l'auteur, il y a dans cette attitude une « désertion, un mépris de soi [...], un rejet inattendu des autres ; la négation du don de soi », un « refus » auquel il oppose quelque quatre-vingts pages de pure ferveur, un antidote puisé à même sa passion. Il choisit d'aller au bout de lui-même, de se montrer en tant que « peintre refusant le refus » (p. 49), généreux au point de lever le voile sur l'avant-œuvre, de centrer ses propos sur la relation privilégiée, quasi intime, entre le peintre et son modèle : On ne peut pas rencontrer un être plus généreux qu'un modèle d'atelier. C'est un petit bout de femme nue. Ou un homme, très rarement. C'est une rencontre de lumière arrachée au soleil de vivre. C'est un instant de vérité arraché à toutes les dissimulations » (p. 39-40).

De facture impressionniste, les textes d'*Adikia* sont autant d'improvisations, de petits essais qui peuvent se lire dans l'ordre ou le désordre. La prose est belle, très poétique. Le style, elliptique, enchaîne de courtes phrases qui saisissent la pensée au vol. Le tout prend quelquefois des allures de journal. Il s'agit là d'un ouvrage dont la longueur contraste avec l'intensité de la lecture. Un beau et rare témoignage.

CATHERINE DUBEAU

Romans... en ligne

YVES BEACHEMIN

Les émois d'un marchand de café

Québec Amérique, Montréal, 1999, 495 p.

On attend toujours avec une certaine impatience un nouveau roman d'Yves Beauchemin. Son cinquième (pour adultes), *Les émois d'un marchand de café*, ne nous a pas déçus car, à mon avis, il marque une progression sur ses précédents quant à l'organisation du récit. Il m'a semblé que la matière romanesque était en effet moins disparate, moins à la Charles Dickens — qu'évoque souvent le romancier dans ses interviews —, mieux articulée que, par exemple, dans son best-seller *Le matou*, où le protagoniste s'éparpille à tout vent dans des aventures extravagantes. Ici, le projet d'un riche homme d'affaires, Guillaume Tranchemontagne, de « consacrer désormais sa vie à faire le bien » (p. 11) nous est présenté d'entrée de jeu et ne subit aucune déviation dans sa réalisation. Enrichi dans le lucratif commerce du café, en administrateur averti, celui-ci a su en prévoir, grâce à un flair infailible, les variations inévitables. Il a toutefois commis un certain nombre de fautes personnelles et professionnelles qu'il essaie de racheter quand il considère, arrivé au seuil de la soixantaine, le vide de sa vie. Un véritable « problème métaphysique » (p. 33) se présente donc à lui qui veut trouver « un remède à son mal de vivre » (p. 55). Cependant, sa « croisade de bienfaisance » (p. 150) ne se déroule pas exactement comme il l'avait prévue : il ramasse une femme dans la rue, la loge chez lui, en devient amoureux, en même temps que son fils Julien, et s'occupe de la caser ; il envoie des livres à ses neveux et nièces qu'il a négligés ; il retrouve à Fermont, lors d'un voyage particulièrement éprouvant, sa fille Noémie qu'il avait eue d'une ancienne maîtresse, s'occupe de ses études et l'aide à se dénicher un emploi ; il rencontre une autre ancienne maîtresse, Amélia, dont il s'éprend à nouveau ; il dédommage son ancien associé, alcoolique, qu'il avait évincé cavalièrement ;

enfin, suprême extravagance, il fait construire une piscine chez son ex-femme, en son absence. Son ami fidèle, Raoul Marleau, lui fait la leçon à chaque occasion et ses trois enfants s'inquiètent pour sa compagnie de café, Délicaf, à laquelle ils sont associés et qui commence à battre de l'aile. L'aîné surtout, Antonin, voit fondre dangereusement son héritage. Bref, tout et tous se retournent contre lui et estiment qu'il a perdu la tête. Qui prendra la relève quand il mourra ? Que laissera-t-il en héritage ? Je n'en dis pas plus...

Je n'ai pas énuméré tous les « bons coups » de Tranchemontagne. Qu'il suffise de souligner que l'écrivain a évité le piège du roman à tiroirs et que l'action progresse d'une façon très serrée autour du projet initial de son héros. De plus, son style délié, nerveux et vivant, sans fioritures et sans failles, est d'une clarté et d'une efficacité exemplaires. Un roman à lire tout d'une traite pour le plaisir de la lecture auquel s'ajoute un plaisir gustatif qui signale les jolis culs-de-lampe en forme de tasses de café fumant marquant les pauses.

GILLES DORION

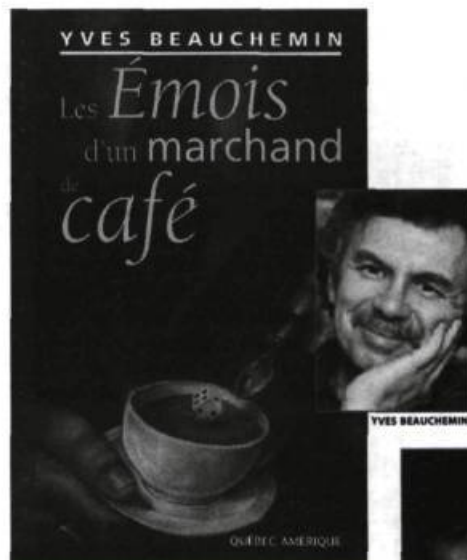
AUDE

L'homme au complet

XYZ éditeur, Montréal, 1999, 190 p.

Le dernier roman de Aude, *L'homme au complet*, est résolument inscrit dans les années 1990, le Japon et le courrier électronique y figurant en bonne place. Simon, le personnage central, est un consultant québécois qui travaille à Tokyo, où il mène une vie presque en sous-titres, puisqu'il ne parle pas le japonais.

L'histoire commence alors que Simon reçoit dans son courrier électronique un récit qui est le parcours de son propre père. Ce récit, intitulé « Sous scellés », lui est livré au compte-gouttes ; il lui permettra de comprendre ce qu'il est devenu, apprenant sur son père des choses qu'il avait enfouies très loin au fond de lui-même. Le lecteur a donc droit, en alternance, à des chapitres qui présentent l'évolution intérieure de Simon et à d'autres qui font de Gérard, son père, un portrait rapide et changeant couvrant toute la vie de l'homme. L'histoire finit par arriver à la naissance de Simon, à son rapport œdipien avec sa mère, à la haine de son père, rival honni. Ces envois ont un effet inattendu sur Simon, un homme posé, peu émotif, ne se laissant pas toucher par les gens ou les événements. Il devient fébrile, dort difficilement, attendant la suite du récit qui souvent tarde à venir. Son travail s'en ressent au point qu'il doit prendre congé pour un certain temps.



Son interprète habituel, Kenji, le conduit dans sa famille où il se refait une santé mentale au contact de la sagesse orientale incarnée par le père de Kenji, homme silencieux ne parlant de toute façon que le japonais.

Le roman est le récit de la reconstruction intérieure d'un homme dont les morceaux ont toujours tenu ensemble dans la négation de la réalité. Enfin devenu un homme *au complet*, dans son entièreté, il peut renouer avec Chloé, sa fille devenue adulte, l'amoureuse négligée avec qui il avait rompu en changeant de continent. Ceci arrive cependant très rapidement, trop peut-être pour que le lecteur y adhère totalement. C'est d'ailleurs un défaut récurrent : l'écriture est affirmative, les événements sont donnés plutôt que suggérés. Les personnages évoluent en accéléré, ce qui tend parfois à les inscrire dans le raccourci, voisin du cliché. C'est d'autant plus frustrant que l'auteur a su créer des personnages auxquels le lecteur s'intéresse à mesure qu'il en devine toute la complexité.

GILLES PERRON

ALAIN BEAULIEU

Le fils perdu

Québec Amérique, Montréal, 1999, 403 p.

L'intrigue solidement ficelée du *Fils perdu*, troisième roman d'Alain Beaulieu, repose sur une quête de vérité, de justice et d'égalité. Cette soif particulière à notre monde moderne ramène sur le même chemin quatre vieux amis que les années avaient séparés. À Québec, Simon, l'écrivain-écluseur en panne d'inspiration, s'appête à fonder



L'homme au complet

AUDE

XYZ

Québec Amérique

1999

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

190 p.

une famille avec Camille ; à Belœil, M^e Paul vient de quitter ses associés, ce qui inquiète beaucoup sa femme, la belle Diane ; à Montréal, sans travail, sans famille, désabusé et confiné dans la médiocrité, Bruno broie du noir dans un taudis. Mais voilà que celui-ci concocte sa vengeance contre ses trois anciens comparses et l'injustice de leur bonheur gratuit. Ce bonheur, Bruno tente de l'anéantir en mettant au jour le mensonge sur lequel il repose. C'est ainsi que Simon et Paul se découvrent tous deux un fils perdu. Perdu pour Simon, parce que c'est Paul qui l'a élevé ; perdu pour Paul, parce que c'est Simon qui l'a engendré au cours d'une aventure passée. Bruno incarne la basse classe, le « petit peuple à

genoux qui attend sa délivrance en file à la porte des refuges » (p. 196). Simon, quant à lui, représente l'homme moyen qui tente de survivre en s'adaptant à la société et à ses normes. Diane et Paul, au sommet de l'échelle, brillent de réussite sociale et professionnelle. Pour conserver cet ordre du monde, l'écrivain, l'avocat et sa femme, ces trois êtres liés par un fils bâtard, tentent désespérément de museler Bruno, d'étouffer la vérité. Surviennent alors Loup et Virgule, deux adolescents révoltés qui recherchent avidement les racines de leur existence sans certitude et aux origines plus floues.

La narration du *Fils perdu* a ceci de captivant qu'elle demeure dense et vive, de sorte que le roman se dévore d'un bout à l'autre. Beaulieu truffe son histoire d'images percutantes et dévoile de surcroît une mise en abyme particulièrement efficace et signifiante. Toutefois, se superposent au récit certains passages consacrés à une pure critique sociale. Ces passages auraient pu être intégrés au texte avec davantage de finesse, de subtilité. En effet, narrativement, ils s'imbriquent mal dans l'intrigue et apparaissent ainsi superflus, ce qui diminue l'impact de l'œuvre, sans toutefois anéantir ce qu'elle exprime sur le malaise des petites gens et leur recherche de vérité et d'égalité contre la fatalité du monde.

KATERINE GOSSELIN

ANDRÉE DANDURAND
Les chemins de la mer

L'Hexagone, Montréal, 1999, 195 p.

Riche de ses années passées en Amérique latine comme journaliste, Andrée Dandurand a su construire un univers aux couleurs chaudes, harmonieuses et suaves dans son deuxième roman, *Les che-*

mins de la mer. Nadia Eskerembar a grandi dans les montagnes du nord de l'Argentine, dans une société où chacun doit se soumettre à une « hiérarchie subtile, mais non moins implacable » (p. 54). Or cette jeune femme refuse obstinément ce destin jonché de barricades. À 16 ans, elle rêve à la mer et à ses étendues infinies. Sans cesse éblouie par la beauté du monde, elle ressent ardemment le besoin de se laisser emporter vers l'inconnu pour créer librement, hors du moule dans lequel on l'a élevée. C'est ainsi que, à peine sortie des classes préparatoires aux Beaux-Arts, Nadia se rend à Buenos Aires pour rencontrer la célèbre artiste Celia Valdez. La force et l'assurance de cette femme mûre guident la jeune fille déracinée, encore toute imprégnée d'incertitudes, dans la recherche de sa voie intérieure, dans son parcours vers les chemins de la mer. Au hasard de rencontres et de discussions denses et profondes, Nadia délaisse ses inquiétudes et ses doutes. Lentement, elle pénètre son désir intense de liberté et d'inconnu, elle apprend à vaincre ses peurs au lieu de les fuir, elle se rassure dans sa soif de vivre délibérément.

Les chemins de la mer constitue un véritable hymne à la liberté et à l'affirmation de la destinée de chacun. Les personnages qui font un bout de chemin avec Nadia lui enseignent à se dépasser et à avancer sans pudeur sur son propre chemin. Dandurand ne présente pas des personnages empreints d'une révolte destructrice, mais plutôt des êtres humains désireux de trouver leur juste place dans l'harmonie et la beauté du monde. Dans *Les chemins de la mer*, chacun trouve son bonheur et celui des autres en étant ce qu'il est profondément. Petits et grands destins se croisent sur un pied d'égalité, car ils contribuent tous à l'ordre du monde. L'auteure use efficacement de retours en arrière fréquents et subits pour évoquer l'omniprésence du passé en chacun de nous et l'importance de l'oubli, du détachement pour revenir aux sources premières de son être. Ce beau roman, très poétique, parsemé de magnifiques réflexions sur l'art et le rôle de l'artiste dans l'univers s'apprivoise doucement.

KATERINE GOSSELIN

JEAN D'ORMESSON
Le rapport Gabriel

Éditions Gallimard, Paris, 1999, 331 p.

Dieu est en colère contre les hommes. Ceux-ci, qui L'ont tant aimé, vénéré, adoré, Le délaissent et Dieu a l'impression qu'ils font fort mauvais usage de la liberté qu'Il leur a accordé dans Sa grande bonté. Dieu est dans une

telle colère qu'Il a bien envie de mettre fin à l'histoire de l'humanité. Cependant, voilà une grande décision à prendre ; après tout, les hommes ont été Sa création préférée. Il envoie donc Gabriel sur Terre pour que celui-ci rédige un rapport qui lui permettra de prendre une décision éclairée. L'archange Gabriel, après avoir visité, au cours de l'Histoire, Abraham, Daniel, Zacharie et la Vierge Marie, choisit, par hasard (?) de débarquer chez Jean d'Ormesson, qui tente de fléchir l'Éternel en faveur des humains. Il raconte l'histoire, l'humanité, l'art, la littérature et, surtout, Jean d'Ormesson.

Le rapport Gabriel n'est pas un mauvais roman. En effet, d'Ormesson, membre de l'Académie française, est une des plus belles plumes de la France contemporaine. Pourtant, si l'écriture a la même saveur, nous sommes bien loin des intrigues de *L'histoire du Juif errant* et de la trilogie du *Vent du soir*. C'est comme si d'Ormesson avait déjà tout dit ce qu'il avait à dire. Il présente des listes d'événements historiques, de lieux et de tableaux célèbres, des anecdotes de sa vie et de celles de ses illustres ancêtres, le panégyrique de ceux qu'il a admirés, la critique de ceux qu'il a moins aimés, des réflexions philosophiques, mais tout cela manque de vie.

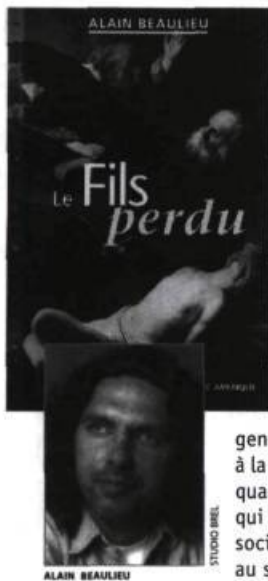
Le rapport Gabriel est un vibrant hommage à la littérature et aux mots, ce qui touche le lecteur assurément. Cependant, ce roman ressemble beaucoup à plusieurs des dernières œuvres de l'auteur, qui m'avaient un peu déçue, car, pendant qu'il nous ressert l'histoire du monde en trop condensé, moi, je m'ennuie du Juif errant ou des sœurs O'Shaughnessy et des frères Roméro (*Le vent du soir*).

NADIA BEAUDOIN

LISE DEMERS
Gueusaille

Lancôt, Outremont, 1999, 222 p.

Liée à un passé qui l'a tranquillement anéantie, barricadée dans une maison expropriée d'un quartier désaffecté de Montréal, Denise, une femme d'un peu plus de quarante ans, se voit réduite à la pauvreté, à l'enfermement et à la honte. Lors d'une de ses rares sorties, elle fait la salutaire connaissance d'Olga, une vieille femme d'origine russe qui a obtenu l'asile politique et qui vit dans un galetas du centre-ville. Ces deux femmes se lient d'une solide amitié qu'éfleurent à peine leurs petites chicanes, elles partagent leur misère et l'apprivoisent pour mieux la neutraliser. Ensemble, elles se livrent à cette activité qu'elles ont baptisée « glanage » et qui consiste à fouiller dans les poubelles



ALAIN BEAULIEU

STUDIO BIEL

... le malaise
des petites gens
et leur recherche
de vérité et
d'égalité contre
la fatalité du
monde.



Andrée Dandurand

LES CHEMINS DE LA MER

L'HEXAGONE



métropolitaines à la recherche de biens encore utiles et vendables. Loin de s'apitoyer sur leur sort, elles trouvent une satisfaction insolite dans leur travail et s'y prêtent avec dignité. La rencontre inopinée de François, un homme qui vit dans sa voiture et qui gagne péniblement son pain quotidien, trouble Denise. Elle sent l'amour monter en elle et s'en effraie, incapable d'assumer un sentiment aussi fort, aussi dangereux, elle finit par succomber à ses impérieux désirs, le temps de quelques nuits, avant que ses vieux démons reprennent le dessus et la forcent à s'isoler dans son aliénante maison. Il faut attendre que survienne un funeste événement, à la fin du roman, pour que François et Denise se retrouvent et s'abandonnent à leur amour.

Il m'importe de dire, avant toute chose, comment *Gueusaille* est une réussite. Le troisième roman de Lise Demers n'a pas à miser sur une intrigue complexe pour river le lecteur à ses pages tellement il crée un monde captivant et englobant avec, en filigrane, la ville de Montréal dans toute sa miséreuse splendeur. Demers, avec une écriture maîtrisée et sans prétention, réussit à donner à ses personnages, des exclus de la société et des marginaux, un visage digne où les estafilades du passé, sous le baume de l'amitié et de l'amour, tendent à se cicatriser. De plus, contrairement à ce qu'on pourrait penser, *Gueusaille* n'est pas dépourvu d'humour et recèle plusieurs scènes burlesques qui en agrémentent la lecture. Pour tout dire, il s'agit d'un roman qui vaut la peine d'être lu, autant pour le contenu de son histoire que pour la portée de sa critique sociale.

DANY ROBERGE

GILLES GOUGEON
Taxi pour la liberté

Libre Expression, Montréal, 1999, 280[1] p.

Tous connaissent sans doute Gilles Gougeon pour son travail d'animateur, notamment pour les émissions « Tous pour un » et « La Facture » ; certains ont probablement eu la chance de le voir en tant que journaliste à la Société d'État. Le voilà qui révèle un visage qu'on ne lui connaissait pas avec un premier roman, *Taxi pour la liberté*. Contrairement à certains de ses collègues journalistes, tels Normand Lester et Francine Bastien, pour ne nommer que ceux-là, Gougeon ne fait pas cadeau de ses aventures lors de ses voyages à l'étranger. On parle ici d'un vrai roman qui nous transporte un peu partout entre la Turquie, l'Arabie, l'Allemagne en passant par le Canada et les États-Unis.

Il n'y a pas qu'au Québec que la jeunesse se cherche. Taylin, une Turque, en est la preuve vivante. Son père a traîné les pénates de sa petite famille en Allemagne il y a quelques années, mais voilà qu'a sonné l'heure du retour dans son pays d'origine. Comme tous les adolescents en mal de vivre, Taylin, qui se fait appeler Greta (il faut croire que ça fait plus allemand), est à l'âge où l'on conteste l'autorité parentale. Elle ne veut pas retourner à Konak, petit village situé au sud-ouest d'Istanbul. C'est donc à partir de ce moment qu'elle commence à prévoir sa fuite. Sa rencontre avec Mohammed, un Yéménite âgé de 47 ans, qui se cherche tout autant, lui permet de mettre ses projets à exécution afin d'éviter le mariage que son père lui avait arrangé avec le fils du maire de la ville, *business* oblige.

Voilà donc que notre couple tente par tous les moyens de se rendre en Allemagne. Le coup de foudre de Mohammed pour Greta n'est toutefois qu'une raison pour celle-ci de s'enfuir loin du foyer familial. Mohammed n'a cependant pas

prévu qu'elle pourrait aimer quelqu'un d'autre. De son côté, le père de Greta met tout en branle pour retrouver sa fille et faire payer l'homme qui l'a enlevée.

Taxi pour la liberté est un roman fort bien écrit et extrêmement détaillé. C'est à se demander si Gougeon connaît davantage les rues de Konak que celles de Montréal. Même si la fin du roman, digne des films produits à Hollywood, avec un *happy end* des plus clichés, m'a quelque peu déçu, *Taxi pour la liberté* mérite le détour ne serait-ce que pour constater l'étendue du talent d'un journaliste chevronné.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

JACQUES DESFOSSÉS
Tous les tyrans portent la moustache

Triptyque, Montréal, 1999, 271 p.

Le roman s'ouvre sur un « Communiqué de l'au-delà » dans lequel Pierre Couillard, le narrateur, expose sa singulière situation : écrivain en panne d'inspiration, il s'était rendu dans un coin perdu du Mexique, a été mêlé à des aventures dignes d'une épopée qu'il comptait immortaliser dans un prochain roman « débordant de vécu, de bouleversements et d'histoires de cul » (p. 7). Seule ombre au tableau, l'avion qui devait le ramener de son périple s'est écrasé et il est mort. C'est donc des espaces célestes que Couillard raconte avec force détails les péripéties qui ont occupé les dernières semaines de sa vie.

Sur une plage, il avait d'abord rencontré Carmina, jeune femme qui avait vite fait de lui montrer ses seins où avaient été tatoués les noms de ses anciens amants. Continuant sa route, il s'était buté à un colonel qui le soupçonnait d'être de mèche avec des factions révolutionnaires et qui a pris un malin plaisir à le supplicier en prison. Libre, Couillard avait eu la chance de gagner un concours de *corrida navale* (sur un billot de bois flottant, le matador improvisé devait esquiver les assauts des dauphins qui cherchaient à le faire tomber) et les portes de la ville lui avaient été ouvertes. C'est lors des fêtes données en son honneur qu'il était tombé dans l'œil du maire, un désaxé qui résolu de le kidnapper pour combler ses désirs de sodomite. Garrotté et bâillonné, Couillard avait dû subir les sévices sexuels du maire pendant plusieurs jours avant que Carmina découvre le repaire du bourreau et qu'elle délivre celui qu'elle aimait. Les amoureux s'étaient finalement exi-



LISE DEMERS



GILLES GOUGEON



JACQUES DESFOSSÉS

des aventures dignes d'une épopée qu'il comptait immortaliser dans un prochain roman « débordant de vécu, de bouleversements et d'histoires de cul »



lés au Costa Rica avant de reprendre l'avion et de mourir dans une position peu orthodoxe !

Tous les tyrans portent la moustache s'impose comme un roman baroque qui emprunte plusieurs directions sans pour autant se perdre et s'éparpiller inutilement. Ancien chanteur de rock, Jacques Desfossés sait rythmer ses épisodes au profit d'une progression romanesque effrénée qui soutient l'intérêt du lecteur. Son écriture se distingue par un perpétuel souci du style, qui enfante cependant nombre de phrases alambiquées, lourdes et pléonastiques. Malgré ce fait, le deuxième roman de Desfossés témoigne d'un talent sûr et garant d'un brillant avenir littéraire.

DANY ROBERGE

ANNE GUILBAULT

Loretta

De Beaumont éditeur, Montréal, 1999, 123 p.

Le deuxième roman d'Anne Guilbault, *Loretta*, a pris naissance dans un atelier d'écriture à Paris. Il en résulte une histoire de désir, d'amour et de fidélité entre Lenni et Loretta, sa sœur. Ayant surpris sa jumelle dans les bras d'un minier du village, Lenni se sent trahie. Il perçoit ces ébats amoureux comme une menace à sa relation fusionnelle avec Loretta. Mélange de pureté et d'innocence, l'amour qu'il éprouve pour elle est habilement traduit par une écriture simple, mais puissante. Cette passion est une sorte de complicité fraternelle et une panacée au vide existentiel que les « amants-jumeaux » ressentent depuis l'enfance. Lenni, d'une extrême dépendance, tente donc d'éloigner sa sœur de l'homme à qui elle s'offre la nuit venue.

Le roman de Guilbault est un carnet dans lequel Lenni, quelques années plus tard, consigne les événements marquants du 15 août 1939, journée correspondant au lendemain de sa découverte de la trahison de Loretta. Ce journal, il l'écrit

alors qu'il s'est enrôlé dans l'armée. Lenni fuit sa douleur dans la guerre et espère ainsi oublier ce mardi 15 août 1939 et se libérer de « cette satanée journée » (p. 49). En empruntant les habits d'un héros de guerre et en se faisant l'écrivain de sa douleur, Lenni cherche à se guérir de Loretta, cette sœur déifiée.

Anne Guilbault possède une plume sensuelle, envoûtante. Dès les premières pages, le ton est donné et le

lecteur pénètre l'obsession de Lenni. Si *Loretta*, par l'isolement, la solitude et la marginalité de ses personnages rappelle *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy, Guilbault, réussit tout de même à créer une œuvre originale et émouvante. Cette dernière, toutefois, est entachée de quelques erreurs et répétitions dues à un travail plutôt moyen de l'éditeur. L'auteur aurait intérêt à trouver une maison d'édition à la hauteur de son talent qui, lui, est indéniable.

PERRINE LEBLANC

NICOLE FILION

Morceaux épars sur l'Atlantique

Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 1999, 164 p.

Premier roman de Nicole Filion, *Morceaux épars sur l'Atlantique* s'ouvre sur une description de la terre, vue en plongée. D'en haut, les véhicules automobiles qui sillonnent les routes ont l'air de fragiles insectes. L'instance qui les observe « s'ennuie dans son éternité » (p. 70). Aussi, de temps en temps, fait-elle des expériences, en compagnie d'un narrataire à qui elle s'adresse à la deuxième personne du pluriel. Durant sept courts chapitres, cet être invisible prend la parole pour livrer ses impressions et ses interrogations sur les habitudes des humains. Le roman ne précise pas la nature de cette entité (divine ? extraterrestre ?). Toujours est-il qu'elle peut provoquer diverses catastrophes ou chuchoter des choses à l'oreille des créatures terrestres qu'elle avoue trouver « tellement bêtes » (p. 164).

Au fil de la lecture, on doit démêler l'écheveau des noires confidences d'une deuxième narratrice, Camille, qui écrit « pour raconter ces vies, jadis présentes, ces voix encore toutes chaudes [...] avant que la mémoire ne faillisse à la tâche, avant que l'oubli ne vienne se poser sur nos regrets » (p. 147). Le temps file mais sa léthargie perdure, malgré les remontrances de son autre fils, Antoine, et les attentions de l'omniprésente Èva, sa meilleure amie. Les visites d'Èva et ses conseils ponctuent le quotidien de Camille et finissent, à la longue, par lasser. Les échanges entre les deux femmes sont truffés de proverbes, de vérités populaires et de triste ironie. Un jour, Èva tombe amoureuse, se marie et part en voyage avec son « beau ténébreux » (p. 93). Nouvelle manifestation des entités : l'avion des tourtereaux s'écrase au large de l'Atlantique. Seule avec sa douleur, après avoir vendu la maison familiale, Camille décide d'écrire ses souvenirs.

Ce premier roman contient quelques maladresses, notamment des passages en

discours direct qui n'ajoutent rien aux situations, voire répètent ce qu'on lit déjà dans la narration. En outre, la manie du point d'exclamation est poussée à son comble. On en compte parfois jusqu'à neuf par page. Dans certains chapitres, on aura peut-être l'impression de tourner en rond dans le labyrinthe des complaisances d'une pessimiste. Bref, il s'agit là d'une œuvre inégale que la présence de certaines phrases superbes parvient tout juste à racheter.

CAMILLE DESLAURIERS

DENIS-F. DOYON

Sale temps pour être jeune !

Planète rebelle, Montréal, 1999, 332 p.

Les résidants de la maison Bertin écument un quotidien pathétique et nous assistons à la déchéance patiente de ces marginaux de « béesse » qui troquent fierté, courage et émerveillement contre paradis artificiels et rébellion pantouflarde. En fait, la vie se dérobe et la lumière est narquoise aux yeux du narrateur Yann Bellavance et de Ben, deux artistes en mal de chaleur, d'amour et de reconnaissance, dont les illusions deviennent la proie d'un pessimisme intégral.

Au sein de ce fatras, Denis-F. Doyon glisse des scènes d'une rare vérité, saisit la fragilité de l'instant, la fusion Yann / Esther ou les souvenirs d'un Ben bourré de barbituriques, qui ne manquent pas d'éblouir. D'ailleurs, l'écriture gagne en assurance alors que les héros se conforment peu à peu au vide ambiant ; nous sommes conviés à un festin référentiel oscillant entre Dante, Réjean Ducharme et Daniel Boone. L'auteur ménage peu de quartiers à un troupeau qui se nourrit de joies éphémères et d'utopies décapées, mais cette franchise porte toujours une profondeur ludique et fraternelle.

Les déconvenues créatrices de Ben et de Yann servent une attaque carabinée envers les cadres institutionnels et l'aplaventrisme qu'ils commandent. Plus largement, ce sont les cisailles castratrices du pouvoir et la notion ambiguë de culture québécoise qu'interroge Doyon. Les mésadaptés de Bertin dépassent ainsi la mythologie éculée de la Génération X ; nous attendons tous Godot avec nos pulsions refoulées de Don Quichotte.

Une tendance agace néanmoins, l'auteur courtisant progressivement une psychologie optimiste à la André Moreau. Aérien et grinçant, ce *Sale temps* nous assure déjà, somme toute, que du sang neuf coule dans les veines du Québec, de sa littérature et de ses lendemains.

PATRICK ROY

Nous attendons
tous Godot avec
nos pulsions
refoulées de Don
Quichotte.



ANNE HÉBERT
Un habit de lumière
Éditions du Seuil, Paris, 1999, 137 p.

C'est un bien étrange roman que le dernier livre d'Anne Hébert. Depuis la publication du *Torrent* en 1950, il y a près de cinquante ans, l'écrivaine n'a jamais ménagé ses lecteurs, les entraînant de livre en livre vers tous les lieux interdits, explorant les désespoirs, les passions meurtrières ou suicidaires et tous les espaces aliénants qui se font complices des êtres en détresse. Ce monde est sans cesse écartelé entre lumière et ténèbres, montées éblouissantes vers des rêves inaccessibles et plongées vertigineuses vers des enfers invouables. *Un habit de lumière* ne fait pas exception. Ici encore la lumière ne réussit pas à triompher des ténèbres et tous les personnages connaissent une déchéance amère après avoir baigné un instant dans l'éclat illusoire de leurs rêves vite anéantis.

Rose-Alba Almevida est concierge dans le V^e arrondissement à Paris et a des envies furieuses d'hôtel quatre étoiles, de voitures avec chauffeur en livrée, de manteaux de fourrure et de robes éblouissantes. Elle vit avec son mari Pedro, ouvrier en bâtiment, qui rêve de retourner dans son Espagne natale et de quitter cette terre d'exil qu'est la France. Au grand désarroi du père, leur fils Miguel aimerait être une fille, affectionne les poupées, les robes et les accessoires féminins. Les années qui passent ne font qu'exacerber les passions secrètes des uns et des autres. La rencontre d'un danseur noir aux pouvoirs séducteurs fait éclater au grand jour les passions contenues. La mère se prostitue, le père tente d'étrangler sa femme, désespère de son fils et abandonne les siens. Le fils Miguel, esseulé et désespéré, se suicide dans la Seine.

Le roman est construit en deux parties. La première, autour de l'enfance de Miguel, met en scène les différents éléments qui se déchaîneront dans la deuxième partie, huit ans plus tard, lorsque Miguel atteint l'âge de quinze ans. La narration se fait à plusieurs voix, chaque personnage prenant tour à tour la parole. Les multiples points de vue viennent accentuer l'isolement de chacun. Les rencontres ne peuvent qu'être brutales, dans l'amour comme dans la haine. Le dénouement devient inéluctable.

Voilà ce qui est troublant dans ce roman à l'écriture dense, souvent poétique, réduite à l'essentiel. Tout est déterminé d'avance sans aucune concession. Les personnages, les lieux, tout converge inexorablement vers la catastrophe finale. D'entrée de jeu, le lecteur assiste à cette

course fatale de personnages qui ne semblent réunis que pour mieux incarner leur impossible rencontre et leur nécessaire désillusion.

MAURICE EMOND

JEAN PIERRE GIRARD
Les inventés

L'instant même, Québec, 1999, 291 p.

Écrivain prolifique, figure représentative de la jeune génération de nouvellistes québécois, Jean Pierre Girard a derrière lui quatre recueils publiés à L'instant même. Dès le premier, *Silences* (prix Adrienne-Choquette), son travail a été reconnu : voix forte, écriture personnelle, exploitation singulière du genre. Il a été de ceux qui ont conduit la nouvelle vers plus d'intériorité par l'approfondissement de voix intimes, pressées d'extérioriser, d'exprimer, de dire.

Dans son dernier ouvrage, *Les inventés*, Girard emprunte la forme romanesque pour pousser plus avant la présence du je, pour creuser l'intériorité du personnage. En effet, rien de très complexe à la base du roman : la trame narrative se résume au fait que le protagoniste, François « Freinki » Jutras, après un exil de plusieurs années, revient auprès de sa mère pour lui demander son pardon. Être profondément marqué par la mort de son père, Freinki remet constamment en question la relation à sa mère, principalement à partir de la rencontre d'un adjuvant, Charles, qui lui ouvre les yeux sur sa façon de vivre avec son passé. S'identifiant au personnage de Frankenstein (attiré par la relation père-fils que ce roman met en place), il tente de combler le vide que la mort de son père a causé ; il veut compenser ce manque tout comme il doit combler quotidiennement l'absence de sa main gauche. S'interrogeant sur sa vie, ses relations amoureuses, discutant sur



les rôles qu'on invente pour se créer des façades, sur les images que les autres projettent sur nous (d'où le titre), Freinki réalise qu'il faut, « jusqu'à la fin, tenter de se dire soi-même » (p. 217).

Certains verront peut-être dans *Les inventés* une trahison à l'endroit du genre qui a si bien servi Girard, qui l'a fait connaître. Présentée comme un roman, cette œuvre reste profondément du Girard, marquée par cette manière d'instaurer la fiction, de faire dire. Dans de longues phrases, parfois interminables, le lecteur entre en contact avec un personnage qui dit, un peu comme dans le théâtre contemporain où on ne montre plus, mais où on raconte et on monologue. Fragmenté à la manière d'un recueil de nouvelles (60 chapitres titrés réunis en cinq sections), *Les inventés* oblige son protagoniste à continuellement recommencer à dire, sous autant d'angles différents, sans souci marqué de continuité, comme peut le faire Pierre Yergeau dans *Tu attends la neige, Léonard ?*. Près de l'essai, ce roman à la trame d'une nouvelle laisse toute la place à Freinki qui veut accéder à la parole, qui essaie de dire à sa mère, constante interlocutrice, comment ce jeu de paroles et de façades entre ses parents l'a profondément marqué.

RENÉ AUDET

CHRISTIANE DUCHESNE
L'homme des silences
Boréal, Montréal, 1999, 124 p.

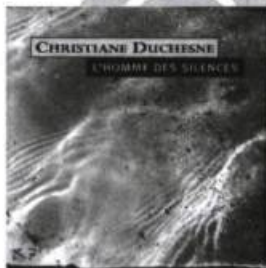
Après *Les cahiers noirs* d'Anna, son précédent roman pour « adultes », Christiane Duchesne propose maintenant l'univers des cahiers verts de Marie dans *L'homme des silences*. Marie a douze ans. Elle a perdu père et mère alors qu'elle n'avait que sept mois. Depuis, Pauline est devenue sa mère, remplaçant celle qui est disparue trop tôt. Marie n'a cependant pas eu de père substitué, ce qui pourrait expliquer que le sien, malgré son décès, continue de veiller sur elle, quittant souvent la mer où il s'est noyé, voyageant dans l'air humide pour aller lire (en même temps que le lecteur) par-dessus son épaule ce qu'elle confie à ses cahiers.

Marie sent vaguement sa présence invisible, a l'impression parfois d'être observée, mais elle est surtout préoccupée par la disparition de Michel Collet, dont elle devine qu'il est amoureux de Pauline (et vice-versa). C'est Marie qui trouvera Michel la première, mais respectant son silence, elle ne dévoilera à personne le



JEAN-PIERRE GIRARD

S'identifiant au personnage de Frankenstein, Freinki tente de combler le vide que la mort de son père a causé ; il veut compenser ce manque tout comme il doit combler quotidiennement l'absence de sa main gauche.



CHRISTIANE DUCHESNE

MAXIMINE D'OTYON

lieu de sa retraite. Il faudra l'intervention de son père pour ramener la paix et la confiance au sein du trio composé de Marie, Pauline et Michel.

Écrit dans une langue simple et poétique, le roman de Duchesne emprunte la voie du fantastique (surnaturel) pour parler de l'amour d'un père pour sa fille, pour exposer la lucidité de l'enfance, pour montrer le sinueux chemin de l'amour entre les êtres. Par le biais d'un narrateur dont l'existence tient dans les mots, qui veille sur sa fille et en même temps cherche inlassablement sa femme au fond de tous les océans, le roman confirme à tous ceux qui en douteraient l'éternité du lien qui unit à ceux qu'on aime.

GILLES PERRON

Ils vivent et sont confrontés à des enjeux contemporains familiers au lecteur : l'amour, la vie, la mort, le plaisir, l'amitié et le désespoir.

SYLVAIN MEUNIER
La petite hindoue

Guy Saint-Jean éditeur, Laval, 1999, 215 p.

Sylvain Meunier s'est lancé dans l'écriture de romans en 1995. Son cinquième, *La petite hindoue*, délaisse le style des polars qu'il avait publiés auparavant chez Québec / Amérique. L'histoire met en scène un père qui, à bord d'une voiture de police, se rend au chevet de son fils en pleine nuit. Cet homme n'a avec lui qu'un bijou sans valeur, « la petite hindoue ». Les souvenirs liés à ce pendentif sont dévoilés au cours de cette nuit où ce père est appelé à confronter les fantômes qui le hantent. Réjean Dumoulin, le personnage principal, revit sa rencontre avec la mère de son fils, Linda Chaussé, à qui il avait offert « la petite hindoue ». Vient ensuite Réal Gadbois, un ami un peu envahissant, mêlé à une secte mystérieuse. Par de fréquents retours en arrière, on découvre comment Réjean a vécu ces moments importants. Le voyage vers son fils

n'est qu'un prétexte pour faire le point sur sa vie. Les moments heureux ou douloureux retenus sont vécus avec humour par cet homme en quête d'absolu.

Les personnages de Meunier sont vrais. Ils vivent et sont confrontés à des enjeux contemporains familiers au lecteur : l'amour, la vie, la mort, le plaisir, l'amitié et le désespoir. Troublant de vérité et de réalisme, *La petite hindoue* montre que la vie peut ressurgir même quand on ne l'attendait plus.

Il y a toutefois une ombre au tableau : les différentes tabulations utilisées pour différencier les analepses sont

difficiles à saisir. On se demande si le personnage est dans le présent ou le passé, ce qui peut embêter le lecteur. Cependant, les retours en arrière sont essentiels pour montrer que Réjean est habité par le passé et qu'il est incapable de vivre le moment présent.

En racontant la vie et les déboires de cet homme, Meunier porte un regard vrai et touchant sur ce qu'est la vie en ce monde changeant où la joie et le malheur se côtoient à chaque instant.

NATHALIE BOUCHARD

ALEXANDRE JARDIN
Autobiographie d'un amour

Gallimard, Paris, 1999, 224 p.

Alexandre Jardin ne nécessite pas de présentation. Ses romans précédents, baignant dans un univers de passion singulière, ont connu un grand succès. *Autobiographie d'un amour* s'inscrit dans l'œuvre de Jardin à la suite de sept textes, dont un présenté chez Gallimard Jeunesse. Le dernier Jardin s'ouvre évidemment sur un conflit amoureux. Lorsqu'il découvre qu'il a mal aimé sa femme, Jeanne, Alexandre Rivière tente de se racheter. Trop meurtrie, ne croyant plus aux mensonges de son chéri, Jeanne se construit une carapace. Blessé dans son image de prince charmant et déçu de son échec, Alexandre s'enfuit. Il quitte inopinément les Nouvelles-Hébrides après avoir lu le cahier rouge de son épouse, une sorte de journal intime matrimonial témoignant de ses erreurs amoureuses.

Deux années de solitude se sont écoulées sans nouvelle d'Alexandre, lorsque son frère jumeau, Octave, fait une apparition remarquée au village, semant ainsi la confusion dans la nouvelle vie terne de Jeanne et de ses enfants. Ce besson d'Alexandre tente alors de mettre un baume sur les blessures de Jeanne. Il lui redonne le goût de la féminité, le goût d'aimer et de combler ses propres besoins. En occultant ses souffrances et ses désirs inassouvis, Jeanne se refusait de vivre. Octave la révélera alors à elle-même et lui permettra de s'aimer afin d'aimer à nouveau.

L'écriture d'Alexandre Jardin est précise, sensuelle et sans fla flas. L'histoire est intéressante, mais le sujet a été surexploité par l'auteur dans ses œuvres précédentes. Jardin semble avoir perdu son charme et sa fraîcheur avec *Autobiographie d'un amour*. S'inspirant du psychiatre Milton H. Erickson, l'écrivain se fait thérapeute conjugal et tente d'appliquer la pensée d'Erickson à un couple fictif. Le résultat est un roman bien écrit, où l'on dénonce l'amour sclérosé et la dépendance. Si les enjeux romanesques, dans les œuvres de Jardin, ont toujours

comme référent l'Amour avec un grand A, *Autobiographie d'un amour* n'en demeure pas moins une belle lecture.

PERRINE LEBLANC

SERGIO KOKIS
Le maître de jeu

XYZ, Montréal, 1999, 259 p.
Collection « Romanichels »

Dans ce sixième roman (depuis 1994), Sergio Kokis superpose deux trames narratives : le récit de Tiago Cruz, rescapé d'un régime totalitaire sud-américain, qui relate les tortures subies aux mains de ses tortionnaires, et celui de son biographe Ivan Serov, théologien défroqué, qui suit les longs monologues sur l'âme humaine (entre autres) de « Lucien », son interlocuteur, et Dieu-démon. S'ajoutent d'autres récits, comme celui de la relation amoureuse entre la serveuse Sonia et Ivan, ou encore celui de la scène carnavalesque lors de l'enterrement de Tiago. Le changement constant de la voix narrative – du « je » à la troisième personne du singulier, ou encore les monologues rapportés de l'un ou l'autre personnage, le récit / testament de Tiago – ajoute aux tensions internes de ce texte.

Avec *Le maître de jeu*, Kokis présente sans doute son texte le plus ambitieux, un « roman à thèse » : comment se fait-il que Dieu permette autant de cruauté dans le monde ? Pourquoi abandonne-t-il ses créatures ? Quel sens donner aux dernières paroles du Christ sur la croix ? Dans son texte, qui prend essentiellement la forme d'un essai (philosophique, théologique, portant tant sur des questions sociales que de théorie littéraire), l'auteur met en scène un personnage fantomatique et ambigu, tantôt Dieu, tantôt Lucifer, ou les deux à la fois, et dont la fonction principale est de relever les incongruités, voire les bêtises qu'a pu produire l'intellect humain. Ce Dieu, qui se veut loin du monde judéo-chrétien (ici, Yahvé est « une ordure » paternaliste), se présente comme un joueur qui ne semble pas vouloir prendre au sérieux ses créatures : pour lui, il s'agit de passer le temps en jouant les « pions » – nous – les uns contre les autres, et de prendre part au jeu, dont il est le maître. Ainsi, il glisse dans le rôle de Méphistophélès quand il personnifie Sonia afin d'éveiller les sens d'Ivan, tout comme il l'avait fait avec le Faust goethéen, en recréant la chimérique Hélène de Troie. Aussitôt sa mission accomplie, Sonia disparaît. « Lucien » procède de la même manière pour que Tiago se suicide : Ivan n'est qu'un autre pion dans ce « jeu ».

Le monde n'est donc pas régi par Dieu, mais plutôt par des forces positives et



négatives, où les limites entre le Bien et le Mal deviennent floues. Le jeu des miroirs entamé par l'auteur dans chacun de ses romans précédents, l'élément ludique tant dans nos existences que dans l'art, est soutenu par des références à une multitude des textes, philosophiques et théologiques pour la plupart. Sont ainsi cités non seulement les principaux auteurs grecs et romains, mais aussi des écrits de la latinité tardive, de la Renaissance, du baroque français, du classicisme et du romantisme allemands. Les monologues de « Lucien » présentent, dans une ronde étourdissante, aussi bien Aristote et Dostoïevski, Descartes et Hegel, Dante et Defoe, Saint Paul et Zola, Évangère le Pontique ou Goethe. À cause de ce magma d'idées, souvent abordées de manière superficielle, d'un ton forcé et désinvolte, la lecture de ce texte (qui n'est pas un roman, faut-il le dire) ressemble souvent à la transcription d'une discussion à bâtons rompus entre un professeur et son élève, où le professeur l'emporte presque toujours.

Guidé par une seule idée, le texte est noyé par la faconde du narrateur et de son personnage principal, au bavardage sonnante souvent creux. Vouant englober des pans entiers de la pensée humaine au fil des siècles, « Lucien » n'en approfondit aucun, discourant comme un apprenti, anarchique et insouciant, sur la vie de l'être humain, dont il se considère pourtant l'*alter ego*.

Il est dommage que Kokis ne s'accorde pas plus de temps à retravailler ses textes. Ses qualités de conteur d'histoires restent indéniables. Cependant, les maladresses d'écriture (usage récurrent de formules floues comme « en quelque sorte », « une sorte de » ou la surabondance d'adjectifs) ; une stratégie narrative prévisible, et qui revient d'un texte à l'autre ; l'effet lassant produit par les interminables monologues à caractère « savant » ou ennuyeusement érudit ; le ton professoral, faussement adouci par des formules désinvoltes (et qui n'humanisent guère « Lucien »), en font clairement ressortir les faiblesses que ne peuvent cacher quelques scènes réussies.

HANS-JÜRGEN GREIF

JACQUES MARCHAND

Les vents dominants

Montréal, L'Hexagone, 1999, 140 p.

Collection « Fictions »

Les vents dominants, sous une surface très lisse, dissimule des profondeurs inquiétantes. Mais le lecteur ne l'apprend qu'aux toutes dernières pages du roman. Par ce retournement final (et pervers), il se voit contraint à une relecture. Tout se joue, en fait, au niveau de l'énonciation.

Le récit se présente comme un discours, une autobiographie, à la fois journal intime et lettre qui affecte les allures et les négligences d'une conversation. Ce style, apparemment désinvolte, se manifeste dès l'incipit : « Où en étais-je ? Il était question des valises, je pense, oui. Ou de mon embarras au moment du départ, si tu préfères » (p. 9). On remarque le début arbitrairement découpé dans une continuité, le désarroi et l'incertitude du sujet, le recours au quotidien (les valises) comme défense contre l'embarras (véritable euphémisme) et l'appel au destinataire. Le ton est donné et ne changera pas. Le narrateur, un adolescent, se trouve rapidement doté (par des procédés un peu artificiels) d'une identité : un prénom, Guillaume, un père décevant, une mère divorcée qui vit en Côte d'Ivoire et une belle-mère déconcertante, Brenda. Surdoué passionné de génétique, il se montre capable de mener à bien, sur un chien, une opération chirurgicale. Cependant, il dissimule sur lui-même une information essentielle et cette rétention d'information (à la manière de celle du narrateur dans *Le meurtre de Roger Ackroyd*) transforme radicalement le sens du discours.

L'histoire commence par un départ de Tacoma vers Montréal, où la famille va vivre chez Paule, une ancienne maîtresse du père. L'intrigue se noue autour de la liaison amoureuse entre le très jeune homme et Paule, qui a dépassé la quarantaine, en une sorte de réécriture du *Diable au corps*. Surpris par Brenda, « les culottes baissées » (p. 120), Guillaume vole la voiture de Paule, s'enfuit et se perd plusieurs jours dans la forêt, où il frôle la mort. Mais au retour, il découvre qu'on ne l'a même pas recherché.

Tout le récit passe par le filtre du discours de Guillaume. L'usage du passé composé suppose, par rapport aux événements, une distance temporelle indéfinie et leur donne un caractère d'achèvement. Le discours est adressé à Paule, dont l'indifférence, le « cœur de glace » provoquent l'exaspération de Guillaume. Le « tu » presque plus fréquent que le « je » oriente vers elle tout le récit et le locuteur semble demander à cette destinataire omniprésente, mais muette, d'attester sa propre existence.

Pourtant, aux dernières pages, Guillaume a tué Paule, dans la rue, sauvagement, d'un coup de scalpel. Ce meurtre, qui met fin à l'histoire, explique pourquoi Paule

« prend toute la place » mais « garde le silence ». Et le lecteur comprend d'où vient ce discours, dont les circonstances sont restées tues jusqu'à la fin. Le texte prend une dimension clinique et devient à la fois symptôme d'un délire presque schizophrène et appel au secours désespéré.

Le roman peut se lire comme un témoignage sur les tourments de l'adolescence auxquels les adultes restent aveugles. Sous ses airs de roman facile, il dissimule une grande subtilité.

MADELEINE BORGOMANO

Les vents dominants, sous une surface très lisse, dissimule des profondeurs inquiétantes.

GUY MOREAU

L'amour Mallarmé

VLB éditeur, Montréal, 1999, 290 p.

Il est des œuvres qui, parfois, nous concilient avec les prix littéraires. C'est le cas de *L'amour Mallarmé*, de Guy Moreau, lauréat du prix Robert-Cliche 1999. Divisé en vingt-six chapitres, ce roman raconte un été pour le moins mouvementé dans la vie de François, dit Mallarmé, celui de ses dix-sept ans à Saint-François-Xavier-de-Brompton, en Estrie. Cet été, Mallarmé le passe chez un parent, surnommé Monocoli, un agriculteur à l'aise du village. C'est là qu'il rencontre Sofia, une jeune fille de deux ans son aînée, dont il tombe éperdument amoureux. Il la voit partout, ne pense qu'à elle, ce qui l'empêche de vivre. Il connaît toutefois l'amère déception quand celle qu'il aime, comme seul peut aimer un jeune cœur sensible de dix-sept ans, épouse un rival que Mallarmé a même songé, un instant, à éliminer pour avoir le chemin libre. Il se remet cependant de ce profond désespoir puisque la confession qu'il nous livre, et qui constitue le récit que nous lisons, est faite plusieurs années plus

tard alors qu'il semble avoir trouvé le calme, la paix et la sérénité, après un été à la fois paradisiaque et infernal où il a connu le succès et l'échec, l'élévation et la déchéance, le paradis et l'enfer...

L'intérêt du roman, fort bien réussi pour une première œuvre, réside dans son écriture, une écriture spontanée, pas très éloignée de la langue parlée qu'utilise un jeune de dix-



GUY MOREAU

Il est des œuvres qui, parfois, nous concilient avec les prix littéraires. C'est le cas de L'amour Mallarmé, de Guy Moreau, lauréat du prix Robert-Cliche 1999.



sept ans, qui a souvent recours à des mots qu'il invente au besoin, aux termes anglais, aux nombreuses répétitions... De plus, le narrateur oublie souvent la négation et structure ses phrases au gré de sa fantaisie, sans recherche formelle, ce qui donne un certain cachet au produit final. Moreau, qui a déjà publié l'histoire de Windsor, où il vit, sait l'art de la description et du dialogue. Ce coup d'envoi dans la fiction est prometteur.

AURÉLIEN BOIVIN



GHISLAIN TASCHEREAU
Inspecteur Specteur et la planète Nète

Les Intouchables, Montréal, 1999, 216 p.

Comme au cinéma, tout roman qui remporte du succès mérite une suite. Ghislain Taschereau, l'ex-Bleu poudre probablement le plus actif au cours des derniers mois, récidive avec un deuxième roman, *L'inspecteur Specteur et la planète Nète*. Specteur, dans cette seconde aventure, est toujours entouré des ses copains, le curé Ré et mademoiselle Zelle, sans oublier son patron, le commandant Mandant, qui joue toutefois un rôle plus important dans le deuxième volet.

Rappelons un peu les faits. Specteur est un sup-pôt de Satan avec qui il a signé un pacte afin de devenir le meilleur détective sur la planète. Il est théoriquement impossible de le faire crever et son revolver 666 ne se décharge jamais. En retour, il doit mener une vie de débauche en s'adonnant à cœur joie à la boisson et au sexe. Et du sexe, Specteur en raffole.

Mais Dilleux le paire vient toutefois jouer les trouble-fêtes en tentant de recommencer la race humaine comme si la première tentative avait échoué ou n'avait été qu'un brouillon. Cette fois-ci, ce sera la bonne. Fini les péchés, les guerres et la bêtise humaine. En ouvrant son grimoire et en prononçant les bonnes paroles, Dilleux extermine la race humaine.

Mais n'allez pas penser à une explosion nucléaire ou à quelque chose du genre. Les morts ressuscitent et les gens rajeunissent à vue d'œil jusqu'à réintégrer le ventre de leur mère. Le hic, c'est que les morts sont toujours enterrés. Donc, s'ils trépassent à nouveau sans sortir de leur tombe, leur progéniture meurt instantanément, bref, comme le dirait notre inspecteur, c'est le bordel le plus total à Capit, capitale de la Friande.

Comme il arrive encore au cinéma, la suite des aventures de l'inspecteur Specteur est beaucoup moins intéressante que le premier essai. C'est que le lecteur s'y perd dans les trop nombreux ébats sexuels de Specteur. On se croirait dans un récit policier prétexte à un roman érotique. Comme si ce n'était pas assez, mademoiselle Zelle s'en mêle et s'envoie, elle aussi, en l'air avec à peu près tout ce qui bouge à l'exception du curé Ré, bien sûr.

Heureusement, Taschereau ajoute sa petite touche qui le différencie de tous les auteurs que l'on connaît. Les jeux de mots, les comparaisons et les notes de bas de page plus originales les unes que les autres font souvent sourire et réussissent à susciter l'intérêt.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

FRANCINE NOËL

La conjuration des bâtards

Boréal, Montréal, 1999.

Après sept ans de silence, Francine Noël nous offre le troisième volet de sa trilogie romanesque commencée dans les années 1980 avec *Maryse* et *Myriam première*. Dans *La conjuration des bâtards*, l'auteure fait revivre les personnages magnifiques de ses premiers romans. Une décennie s'est écoulée, un millénaire s'achève, le cercle s'est agrandi, mais les Maryse, Myriam, Lilith, Cher Antoine sont tous là avec leur intensité et leur désir d'un monde meilleur, plus juste. Noël met en scène la vie, l'amour et la mort avec vérocité. On a l'impression que ses personnages, issus pour la plupart de l'époque dite du *baby boom*, existent bel et bien. Le lien étroit unissant la jeune Agnès à son frère Alexis est particulièrement émouvant.

Nous sommes à la fin de l'année 1999. Se retrouvant à Mexico à l'occasion d'un Sommet de la Terre, les personnages de la trilogie réfléchissent sur l'avenir de notre pauvre planète. Mais alors que chacun s'interroge à sa façon, fait le point sur sa propre vie, tente d'affronter son destin personnel avec courage ou rencontre l'amour, un drame vient tout bouleverser et fait éclater l'utopie. Un attentat met brutalement fin au Sommet.

Le roman est construit de façon complexe. Au récit principal s'entremêlent d'autres récits, historiques et créant des parallèles, livrés par les personnages eux-mêmes. Entre autres, l'auteure critique les religions monothéistes qui ont trop souvent entraîné violence et destruction et privilégie les philosophies plus universelles. Bien que pertinent, son propos ralentit quelque peu la progression de l'intrigue et prend parfois

le ton d'une longue leçon qu'on aurait envie d'abrèger.

Mais si l'on doit reprocher quelque chose à ce récit ample et riche, c'est du côté de l'écriture qu'il faut regarder. Des maladrotes syntaxiques, principalement dans le premier tiers de l'œuvre, nuisent à la compréhension de certaines phrases ; on ne sait pas toujours à qui ou à quoi réfère tel ou tel pronom, comme si l'auteure était submergée par le nombre de ses personnages et la complexité de tout ce qu'elle veut dire, comme si elle se laissait emporter par sa vision de l'action sans arriver à la communiquer parfaitement. De plus, la narration est souvent interrompue par d'interminables dialogues entre les personnages. La dramaturge chercherait-elle à prendre le pas sur la romancière ? On aurait envie qu'il y ait moins de mots dans ce texte dense, moins d'explications et plus de silence pour que notre imagination de lecteur ait une aire de jeu et puisse se déployer.

Hormis ces réserves, *La conjuration des bâtards* demeure une œuvre intelligente et divertissante, engagée et critique par rapport aux valeurs de notre époque. Francine Noël a bien cerné les peurs et les doutes de cette fin de siècle, du moins ceux qui hantent sa génération.

ANNE GUILBAULT

MONA LATIF-GHATTAS

Nicolas le fils du Nil

Éditions TROIS, Laval, 1999, 195 p.

Collection « Topaze »

Publié initialement au Caire en 1985, *Nicolas le fils du Nil*, de l'écrivaine d'origine égyptienne Mona Latif-Ghattas, connaît une seconde publication aux Éditions TROIS. À l'intérieur du livre, on précise le genre : « roman poétique ». D'emblée, des attentes surgissent, puisqu'on propose une écriture qui serait à la fois narrative et poétique. Comment la trame du récit et les procédés poétiques seront-ils dosés ? Sera-t-il possible d'entrer dans cette œuvre comme dans un roman ? Car on présente d'abord un récit, celui de la vie de Nicolas, un jeune Égyptien plutôt humaniste, avec comme toile de fond l'Égypte de la Deuxième Guerre mondiale, théâtre de nombreux conflits sociaux, politiques et religieux. Autour de Nicolas, il y a sa famille, unie et aimante, mais marquée du sceau de la tradition, qui exclut les femmes de toute forme de pouvoir social. Celles-ci, pourtant, se révèlent d'une grande force, traduite ici par un amour inconditionnel et patient comme le fleuve qui rythme leurs vies.

En quatrième de couverture, on décrit l'écriture de Latif-Ghattas « comme



On se croirait dans un récit policier prétexte à un roman érotique.

étant particulièrement musicale et profondément touchante par son contenu humain et la densité de ses images ». En effet, *Nicolas le fils du Nil* ressemble à un chant venant des eaux du Nil, eaux de la vie mais aussi de la mort. Dans ce texte très agréable, narration et poésie s'entremêlent doucement, permettant une lecture au moins double. Les jeux rythmiques, la structure anaphorique et les magnifiques images ne nuisent pas à l'ensemble. Au contraire, ils font entrer le lecteur en plein cœur de celui-ci. La poésie, grâce au non-dit (notamment par la disposition du texte, où les espaces blancs deviennent très significatifs), enrichit grandement la narration sans lui faire perdre de son importance. Ainsi, c'est au gré des flots du Nil, sang de la terre d'Égypte et sang de ses fils et de ses filles, que se déroule ce chant, parfois murmure litannique, parfois tonnerre cruel, où se dévoilent toutes les nuances d'un monde que l'on sent très cher à l'auteure : son Orient. On peut cependant se questionner sur la nécessité de la postface de deux pages qui a été ajoutée à la présente édition, qui semble une retouche plus émotive qu'esthétique.

MARIE-CLAUDE LAPALME

LOUISE PLANTE

La mémoire suspendue

Fides, Montréal, 1999, 174 p.

Heureuse initiative que l'association entre les éditions Fides et la revue *Le Troisième Âge* qui, depuis 1980, permet la répétition annuelle d'un concours littéraire - La Plume d'argent - s'adressant exclusivement aux aînés. Le prix Angéline Berthiaume-Du Tremblay permet non seulement à ces auteurs de voir leur travail diffusé et leur talent reconnu, mais il témoigne aussi de l'imagination d'une génération dont l'esprit créatif est malheureusement souvent sous-estimé. C'est pour son roman *La mémoire suspendue* que Louise Plante s'est distinguée en 1999, œuvre qui explore le passé d'une famille québécoise grâce au dévoilement progressif des secrets que ses membres ont voulu enfouir dans le temps.

Après le décès de sa mère, Jean-Louis Ryan reçoit un dossier constitué par celle-ci, comprenant des photos et cinq cahiers manuscrits. Ces cinq recueils racontent la vie d'une certaine Florence, qu'il ne connaît pas, dont l'existence le fascine sans qu'il ne puisse s'expliquer pourquoi. Plongé, par la lecture de ces lettres, au cœur des années 1940, il découvre un monde dont il ignore tout, celui de l'avant-guerre : fortement teintée de répression (notamment en ce qui a trait à la sexualité), la société qu'il devine au fil des cahiers est conservatrice, obnubilée par le clergé... Les protagonistes, tiraillés entre leur passion pour le jeu, les conventions sociales et leurs désirs propres, vivent mal. À travers l'existence - la plume - de cette femme, Ryan revisite son propre passé et ne tarde pas à relier quelques coïncidences troublantes de cette fiction, qui n'en est bientôt plus une. Et si c'était la destinée de sa propre famille qu'il parcourait sans s'en rendre compte ?

Par un va-et-vient constant entre le présent et le passé, l'auteure s'applique à décrire les conséquences de la lecture du dossier sur la conception qu'a le personnage principal de sa propre identité. Malheureusement, Plante manque de subtilité dans sa façon de traiter le sujet, c'est pourquoi le lecteur anticipe le dénouement dès les premières pages, un dénouement qui est non seulement sans surprise, mais aussi un peu long à se placer. L'effort est louable : on sent que Plante a voulu tracer un portrait complet de l'époque choisie, qu'elle a fait des recherches sur celle-ci... Pourtant, la façon très scolaire de traiter chacun des personnages, le ton moralisateur de la narration et ses nombreux lieux communs agacent le lecteur au point où, lorsque le roman lui tombe des mains, il ne se penche même pas pour le ramasser... Si l'auteure avait délaissé « l'entreprise » du roman et s'était laissée aller au plaisir d'écrire, le résultat aurait probablement été beaucoup plus probant.

ANNIE HUDON

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

Les oriflammes noires

L'Hexagone, Montréal, 1999, 132 p.

Collection « Fictions »

Comment devient-on dramaturge ? Scénariste trois fois récipiendaire de prix à Radio-Canada, auteur de deux recueils de poésie et monographe de Reynald Piché, Gabriel-Pierre Ouellette tente dans son premier roman, *Les oriflammes noires*, de répondre à la question.

En allant patiner, un jeune garçon croit voir son frère se noyer. Coupable, ce triste spectateur construit à partir de cette prémisse une pièce de théâtre où, sans être « celui qui parle sur le papier », il s'imagine accablé par une mère acariâtre dont la voix n'est pas sans rappeler celle de Dieu demandant à Caïn : « Où est ton frère » ? Pourtant, le véritable frère n'est pas mort, pas plus que ses sœurs avec qui il formera, une troupe qui joue parfois la pièce du dramaturge et qui souvent se joue de lui. La vocation du jeune imbécile étant désormais

déclarée, la suite du livre développe le fantasme récurrent du meurtre et de la mort. Ainsi, quelques temps après la noyade imaginaire, on voit le jeune meurtrier inspiré lancer son embarcation sur un nageur pour lui fendre le crâne. Faut de preuves inculpantes, ce meurtre n'a pas de suites judiciaires. Mais tandis qu'on le voit poursuivre sa vocation au collège, où il monte enfin sa pièce (toujours la même), des photos viennent lui rappeler ce qui est arrivé, à la grande honte du petit frère, qui se suicide. Qu'à cela ne tienne, la carrière du poète-étudiant continue jusqu'à ce qu'il devienne fou, dans une scène d'un symbolisme douteux. C'est sans doute cette folie qui explique le rire qu'il a lorsqu'il voit le petit ami de sa sœur se faire écraser par une voiture, et le conducteur de cette voiture mourir en emboutissant un arbre. Enfin, la carrière d'un tel dramaturge ne peut que se terminer à l'asile, d'où il sortira néanmoins, tiré de sa torpeur par le climat violent d'octobre 1970 et, plus tard, pour voir sa mère mourir à l'opéra.

Si ce roman de Ouellette apparaît saturé par son thème, cela tient sans doute à la juxtaposition confuse de scènes plus ou moins bien liées entre elles, à la répétition des éléments et à une mauvaise délimitation (sans doute voulue, quoique d'un effet incertain) entre les lubies symboliques du personnage et la réalité d'un narrateur omniscient. Malheureusement, ces maladresses ont infiltré le style qui, dans ses moments les plus poétiques, sait pourtant révéler le talent de son auteur. Le scénariste aurait-il tué le poète ?

PIERRE-MARC GENDRON

FRANÇOIS DESSALLIERS

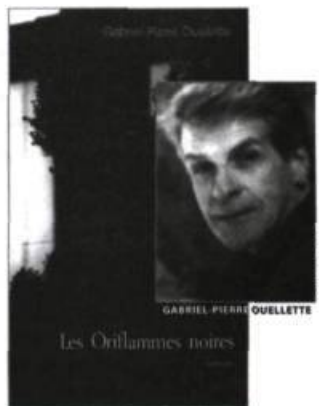
Amour et pince-monseigneur

Québec Amérique, Montréal,

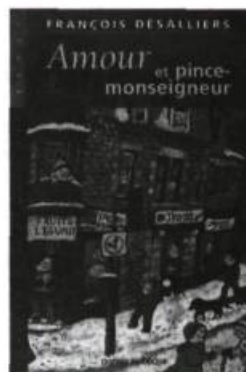
1999, 261 p.

C'est au Stade Olympique, accompagné de son oncle Maurice, dit Momo, que Philippe, un jeune homme de dix-neuf ans, aperçoit pour la première fois Nicole. Pour ce commis de dépanneur, qui se cherche vraiment une voie dans la vie, le coup de foudre est immédiat. Et comme le hasard fait bien les choses, Philippe la revoit au McDonald's et peut ainsi faire plus ample connaissance, même si la jeune

entre les lubies symboliques du personnage et la réalité d'un narrateur omniscient.



JOSEF LAURENT





ANDRÉ DESALLIERS

BERNARD DESALLIERS

femme est en compagnie de sa maman. Lorsqu'il y a de la gêne...

Comme un événement n'arrive jamais seul, l'oncle Momo, très proche de son neveu, est assassiné dans son appartement alors qu'il vient de remporter un joli petit magot à la loterie. Où est le billet ? Qui est le meurtrier ? Pour quelle raison quelqu'un s'en est-il pris à l'oncle grassouillet ? Toutes ces questions méritent évidemment des réponses et, comme la police est d'une incompétence flagrante, devinez qui tentera par tous les moyens de résoudre cette enquête ? Philippe, bien sûr.

Amour et pince-monseigneur est le premier roman de François Dessalliers, diplômé du Conservatoire en art dramatique, qu'on a pu voir dans la télésérie « René Lévesque ». Il serait peut-être préférable qu'il se concentre sur le métier de comédien. Philippe, son jeune héros, est très peu convaincant et semble un peu trop nonchalant. Une jeune fille bien élevée comme la belle Nicole aurait vite fait de s'en rendre compte et de s'en éloigner rapidement. Contre toute attente, tout le monde le comprend, personne ne doute de lui, mis à part peut-être ses beaux-parents, ce qui ne durera qu'un temps. Bref, Philippe, jeune poète à ses heures, ne donne pas envie au lecteur d'en savoir davantage sur sa vie.

L'écriture de Dessalliers est de plus agaçante, entre autres par l'abus des verbes au passé simple. Certains de ses personnages et des événements retenus dans l'intrigue sont carrément sans intérêt, telle, par exemple, l'enquête que mène Philippe. La lecture d'*Amour et pince-monseigneur* est certes mieux qu'un match du Canadien à la télévision, mais il y a certainement autre chose à faire (ou à lire) lors de soirées de tempête digne des hivers québécois.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

DAI SIJIE
Balzac et la petite tailleuse chinoise

Gallimard, Paris, 1999, 191 p.

Après avoir lu ce livre, Bernard Pivot s'est exclamé sur le plateau de « Bouillon de culture » : « Si ce livre ne devient pas un best-seller, cette émission est un échec. Si vous ne lisez pas ce livre, je ne sers à rien ! ». Peut-on rêver d'une meilleure caution que celle de l'un des meilleurs commentateurs de la littérature pour servir de tremplin à un livre qui, autrement aurait risqué de tomber dans

l'oubli comme ces centaines de romans publiés chaque année qui finiront tôt ou tard dans l'humidité des entrepôts sans que nous en ayons entendu parler. Doit-on croire Pivot ?

Eh bien oui doit on dire après avoir lu ce roman qui, dès les premières lignes, ne se paie pas de mine, mais gagne le cœur de son lecteur au fil de la lecture. Deux adolescents, issus de familles tombées en disgrâce, doivent aller en rééducation dans un petit village éloigné dans les montagnes afin de leur apprendre que la vraie vie n'est pas dans les livres et la culture, mais dans le travail au champ et des mines. Luo et le narrateur deviendront donc de jeunes recrues soumises au système de fer de Mao Zedong qui, aux dires des deux jeunes, n'aiment pas les intellectuels. Ils se lieront d'amitié avec d'autres jeunes placés aussi en rééducation dont le fils d'une écrivaine, le Binoclard, et la fille d'un tailleur réputé qui sillonne les villages pour confectionner des costumes à ces femmes qui soignent malgré tout leur apparence. Du premier, ils arriveront à lui subtiliser une « bibliothèque » interdite des grands auteurs de la littérature française (Hugo, Stendhal, Dumas, Daudet et Balzac), tandis que la seconde deviendra l'amante de Luo. Mais ces jeunes n'ont jamais lu, sauf les livres prescrits par le système, et la révélation qu'ils en auront bouleversera leur vie et plus encore celle de la petite tailleuse chinoise. Là s'arrête ce que l'on peut en dire pour le moment ; reste un roman brûlant de vérité et une démonstration de ce que peut faire la littérature.

ROGER CHAMBERLAND

JEAN-MARIE POUPART
On a raison de faire le caméléon

Leméac, Montréal, 1999, 269 p.

Jean-Marie Poupart est un écrivain à l'imagination fertile qui connaît l'art de structurer une intrigue pour susciter l'intérêt. Son dernier roman, *On a raison de faire le caméléon*, ne manque pas de suspense. Le héros narrateur, Joseph-Henri-Julien Sorel, Julien pour les intimes, un nom de plume, est étudiant à la maîtrise en création littéraire à l'UQAM. À la mort de sa mère, qu'il aimait bien et dont il évoque, ici et là, quelques souvenirs, il sombre dans la drogue, s'endette de plusieurs milliers de dollars et perd finalement son emploi de garçon de table au bar Domino. Il est, un jour, accosté par J. C., un individu mêlé au trafic de stupéfiants et à la pègre montréalaise, qui lui propose d'assassiner deux personnes, dont l'une de son choix, moyennant une somme de 20 000\$. Le jeune homme refuse d'abord,



JEAN-MARIE POUPART

GAËL SAVOR

puis, se sachant menacé par les « gorilles » de son interlocuteur, finit par accepter le contrat, après mûres réflexions. Il assassine d'abord froidement l'écrivain de l'heure, Louis-René Rufiange, qui a « la réputation d'être pugnace et d'avoir l'anathème facile » (p. 86), puis un avocat montréalais, Renato Davoli, qui « a gagné des sommes faramineuses en défendant les escrocs du jet-set » (p. 114). Le meurtrier réussit sans encombre son contrat avec un sang-froid qu'il ne se connaissait pas.

Il a été longuement interrogé par les limiers chargés de l'enquête puis relâché. Ces détails, c'est Odile Devlin qui nous les apprend dans une sorte de postface au récit que l'on vient de lire et qui se veut à la fois la confession du meurtrier et son mémoire de maîtrise, d'où le recours au pseudonyme. Ce manuscrit, selon la professeure, témoigne encore de l'influence, tant au niveau de la structure et de la pensée qu'à celui de l'écriture, que Rufiange a exercée sur le jeune écrivain, qui le déteste pourtant. L'écriture est, en effet, ampoulée et émaille le style d'une foule de mots rares du genre : « Je me suis affaissé sur le lit sans me donner la peine d'ôter le polochon, aussi exténué qu'un derviche tourneur après un paroxysme incantatoire », lui qui se prend pour « l'archétype de l'enfant valétudinaire » (p. 158). Il faut dire que le jeune narrateur était déjà, au collège, « de ceux qui potassaient les lexiques pour préparer les tournois de scrabble » (p. 177). Un tel abus, combiné à celui des nombreuses énumérations, qui n'ont souvent rien à voir avec l'intrigue, et ce procédé qui consiste à laisser de non moins nombreuses phrases en plan ou inachevées dans les dialogues ralentissent la lecture et dérangent considérablement.

AURÉLIEN BOIVIN

« Si ce livre ne devient pas un best-seller, cette émission est un échec. Si vous ne lisez pas ce livre, je ne sers à rien ! ».



MICHEL TREMBLAY

Hotel Bristol, New York, N.Y.

Leméac / Actes Sud, Montréal et Arles,
1999, 91 p.

La dernière œuvre du prolifique Michel Tremblay consiste en une longue lettre écrite de l'Hotel Bristol à New York où Jean-Marc, le narrateur et le double de l'auteur, s'est réfugié, une fin de semaine de mars 1998, et qu'il adresse à son ami Dominique, psychanalyste en année sabbatique à Paris. Pourquoi une telle lettre de la part de Jean-Marc, qui, pourtant, n'écrit jamais à personne ? C'est qu'il a un sérieux problème. En sortant d'un cinéma à Montréal, il a aperçu son image dans le reflet d'une vitrine de magasin et a eu tout un choc : il a cru voir le portrait de son frère Richard, antisémite et réactionnaire, insignifiant et homophobe, qu'il



déteste parce qu'« imbu de lui-même jusqu'à l'insupportable et engoncé dans son ignorance crasse » (p. 45), véritable Ti-Jos Connaissant raciste, comme d'autres membres de sa famille d'ailleurs envers lesquels il est loin d'être tendre. S'il a décidé de se confier à son ami plus qu'au psychanalyste, c'est qu'il espère se libérer de cette image qui le hante et qui le diminue aussi. Mais il a beau s'être ainsi mis à nu, il n'est pas déchargé pour autant de son fardeau car, après cette confession qu'il livre sans pudeur, « rien n'a vraiment changé en [lui] » (p. 89), convaincu qu'il retrouvera toujours Richard « dans quelque coin de vitrine ou sur des photos peu flatteuses que je voudrais, avoue-t-il, détruire, de rage et de frustration » (p. 89).

Voilà qui le tue. Et dire que l'on croit les gens célèbres exempts de tout problème.

L'anecdote est quelque peu banale, il faut l'avouer, et l'histoire manque de rigueur, car l'auteur oublie souvent son récit pour tomber dans de longues digressions (voulues !) qui ralentissent l'intrigue, déjà ténue. On aurait aimé que l'écrivain approfondisse davantage son sujet, comme il avait l'habitude de le faire jusqu'ici dans son œuvre. Ce mince récit, s'il nous livre une obsession de l'auteur, n'ajoute pas grand chose à son œuvre.

AURÉLIEN BOIVIN



MICHEL TREMBLAY

*Et dire que l'on croit
les gens célèbres exempts
de tout problème.*

Dictionnaire enlinoi.....



NATHALIE ELLIOT

Mon premier dictionnaire français illustré

Guérin, Montréal, 1999, 1882 p.

Vous avez probablement remarqué cette petite annonce publicitaire pour un nouveau dictionnaire que les Éditions Guérin font paraître à chaque jour dans *Le Devoir* ? Voilà qui est bien intrigant quand on sait qu'il existe des publications équivalentes chez les dictionnaires Robert ou Larousse. Nous nous sommes penchés sur cet ouvrage présentant en couverture le dessin d'un clown qui annonce les couleurs du dictionnaire de Nathalie Elliot. Au premier abord, nous avons été séduit par la présentation graphique, aérée, richement illustrée en quadrichromie et ses gros caractères qui facilitent

la lecture. En poursuivant notre consultation, nous avons été séduit par la simplicité et la pertinence des définitions qui dénotent un réel souci de la jeune clientèle à laquelle on s'adresse. On pourra bien tatillonner sur la pertinence ou l'abstraction de certaines définitions, mais règle générale on peut dire que l'auteure s'en est bien tirée et que l'écolier au primaire parviendra bien à se débrouiller. Une recherche empirique auprès de cette jeune clientèle confirme notre appréciation même si, à la base, il faut bien admettre que chaque enfant a une connaissance variable du vocabulaire grâce à laquelle il pourra appréhender avec plus ou moins d'efficacité le sens de tel ou tel mot.

Mon premier dictionnaire français illustré est un excellent outil de référence qui pourra être utile aux écoliers du primaire pour qui l'acquisition de la langue française est une opération de longue haleine. En commençant avec ce dictionnaire, ils pourront développer leur curiosité intellectuelle et poursuivre plus tard avec des "vrais" dictionnaires.

JEAN-CLAUDE LATREILLE

